

François Menant
Séminaire 2010-2011, ENS

« Les sociétés européennes au Moyen Âge :
modèles d'interprétation, pratiques, langages »

Séance 10, 28 janvier 2011

Élites rurales et modèles de société paysanne

I-Objet et méthodes	2
Genèse de la recherche, construction de son objet	2
Le choix de l'expression « élites rurales »	3
Les élites rurales dans l'historiographie du Moyen Âge	3
La délimitation de l'objet « élites rurales »	4
Quelle typologie des élites rurales au Moyen Âge?	5
La question de la continuité avec les élites rurales de l'époque moderne	7
II-Les transformations des élites rurales au long du Moyen Âge	8
1- Du haut Moyen Âge au XIIe siècle	8
<i>Les marges avec le monde musulman</i>	11
2- Les derniers siècles du Moyen Âge	11
Les élites rurales, en transformation permanente	16
Appendice 1 : Comment émerge une élite ? pour une typologie des processus de formation et de reproduction des élites rurales	16
Appendice 2 : Deux sources d'inspiration sociologiques : Mendras et Chayanov	18
Henri Mendras : les sociétés paysannes et leurs notables	18
Chayanov	19
Appendice 3 : Iconographie des élites rurales	23
Orientation bibliographique	26
Quelques travaux de sociologie rurale et d'histoire sociale des campagnes à l'époque moderne	26
Quelques travaux sur la stratification sociale des campagnes médiévales ..	26
Quelques monographies sur la société rurale et la collectivité villageoise ...	26
Travaux spécifiques sur les élites rurales	27
Culture	28
Communautés, rapports avec le pouvoir seigneurial, chartes de franchise	29
Expression politique des élites rurales et rôle dans les révoltes paysannes	30
Marché, consommation, différenciation économique, distinction	30

I-Objet et méthodes

Genèse de la recherche, construction de son objet

Comme l'anthroponymie, c'est un champ de recherche que j'ai exploré, en équipe, et sur lequel nous avons en fait créé un objet historique. En deux étapes : une année de séminaires à l'ENS, issue du programme « élites du haut Moyen Âge » à ses débuts (vers 2002) : les organisateurs du programme souhaitaient l'étendre à une frange inférieure de la société, sur laquelle on a quelques informations¹.

2^e étape : Journées de Flaran 2005² (colloque annuel créé par Charles Higounet en 1979 dans le Gers : thématiques rurales, associant périodes moderne et médiévale) : le champ d'observation s'est élargi pour englober le bas Moyen Âge et l'époque moderne, ce qui a révélé une articulation importante dans l'évolution des élites rurales et de leurs fonctions.

Il s'agissait en somme d'identifier et de nommer une catégorie sociale³.

Pour situer ce genre de démarche historiographique, on peut rappeler l'exemple des cadres, groupe socioprofessionnel dont on suit la genèse dans les années 1930. Cf. l'introduction au séminaire, où sont cités deux cas analogue, ceux des salariés et des professions libérales. Et on pourrait évoquer comme exemple de catégorie sociale qui se forme au Moyen Âge les intellectuels (il faudrait préciser, parce que le mot n'est pas utilisé par les contemporains : on dit par ex. *litterati*, mais ce n'est pas le propos d'aujourd'hui).

J'ai évoqué ces différents cas pour mieux faire comprendre la problématique dans laquelle s'est inscrite la recherche sur les élites rurales : celles-ci ne répondent pas exactement à ce schéma de genèse ex nihilo d'un groupe social, puisqu'elles existent bien dès le haut Moyen Âge ; mais elles se transforment si profondément qu'il s'agit en fait d'une véritable genèse d'une catégorie nouvelle. Elles présentent d'autre part une physionomie si diverse qu'une bonne part de la réflexion initiale a consisté à identifier leurs différentes configurations et à chercher ce qui en faisait une catégorie sociale unique.

La notion a d'ailleurs eu un certain succès après la publication des résultats : cf. le programme de recherche Paris I « élites rurales méditerranéennes » (2008-2009), plus ou moins associé au master Méditerranée. L'élargissement de la notion aux mondes byzantin et musulman a d'ailleurs soulevé pas mal de difficultés : sources différentes, notions indigènes différentes, organisation sociale aussi... : il n'y a sûrement

¹ Cf. Régine Le Jan, « À la recherche des élites rurales du début du VIII^e siècle : le "notaire" alsacien Chrodoïn », dans *L'Église et la société entre Seine et Rhin (Ve-XVI^e siècle). En l'honneur de Bernard Delmaire*, *Revue du Nord*, 86, 2004, p. 485-498 (avec la difficulté d'atteindre ce milieu que souligne le titre) ; Laurent Feller, « L'historiographie des élites rurales du haut Moyen Âge : l'émergence d'un problème ? », dans *L'historiographie des élites dans le haut Moyen Âge (Actes du colloque de Marne-la-Vallée et Paris, 28-29 novembre 2003)*, dir. R. Le Jan, en ligne : <http://lamop.univ-paris1.fr>.

² *Les élites rurales dans l'Europe médiévale et moderne. 27^{es} Journées internationales de l'abbaye de Flaran, 9 et 10 septembre 2005*, dir. J.-P. Jessenne et F. Menant, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2007.

³ NB : on utilisera de préférence « catégorie » parce que c'est le terme le plus neutre du vocabulaire de la description sociale, celui qui convient le mieux ici, puisque ces élites rurales n'ont aucune solidarité, aucune conscience d'un intérêt collectif : elles forment des sous-catégories profondément différentes, entrecroisant leurs rôles sociaux.

pas d'exact équivalent de la notion d'élites rurales dans le sens où nous l'avions définie, en tout cas pas partout.

Le choix de l'expression « élites rurales »

On va voir que Mendras, le grand sociologue ruraliste, utilise pour désigner cette catégorie sociale des formules un peu différentes : « notables », dans la « société paysanne ». Nous avons préféré l'expression d'« élites rurales » parce que la notion d'élites est suffisamment ouverte (cf. séances d'introduction au séminaire) pour qu'elle permette la comparaison des phénomènes observés à des époques et en des lieux différents : l'émergence, dans les systèmes villageois et sociaux de l'Europe médiévale et moderne, de personnages qui occupent une position singulière, **intermédiaire** : à la fois dans la vie rurale et au-dessus du « commun » des villageois, à la fois insérés dans les communautés de vie de ceux qui constituent toujours la majorité plus ou moins écrasante de la population, et en liaison avec « le dehors » sous toutes ses formes – ville, Etat, échanges lointains, etc.

Quant au choix de « rurales » plutôt que de « paysannes » pour qualifier ces élites, il nous est apparu que l'usage courant de « paysan » -chez les historiens en particulier- ne correspondait qu'à une partie du groupe : les hommes qui travaillent la terre et en tirent la majeure partie de leurs ressources ; or nous allons constater que les élites rurales ont beaucoup d'autres activités. Nous verrons d'ailleurs aussi que les deux catégories se recoupent largement, car la multiplication d'activités non agricoles accompagne habituellement le succès économique des paysans.

L'élite rurale conjugue en fait toujours des **critères de différenciation multiples** qui associent la supériorité économique, notamment rendue par des indicateurs comme la propriété, l'exploitation, mais aussi la possibilité de jouer sur des opportunités économiques multiples (échanges, prêts, etc.), la maîtrise culturelle, en particulier l'alphabétisation, et le jeu sur des signes de distinction cumulables : cheptel, vêtement, habitat, désignation (avec des titres comme « sieur »). On retrouve ici la multiplicité de critères déjà rencontrée dans l'étude d'autres catégories sociales, d'autres élites en particulier : particulièrement les élites urbaines de la fin du Moyen Âge⁴.

L'élite rurale est fondamentalement **hétérogène**, notamment parce que ses positions et fonctions essentielles la placent à la croisée de sphères d'activité, de milieux différents, en situation d'intermédiaire donc.

Les élites rurales dans l'historiographie du Moyen Âge

La notion d'élites rurales n'a en fait guère été utilisée par les historiens du Moyen Âge, et les groupes sociaux correspondants sont peu présents dans leurs travaux avant les tout derniers siècles de la période⁵. Leur émergence tardive correspond à un renforcement des hiérarchies qui semble bien réel

⁴ Mais je note d'emblée que l'aspect « société de l'honneur » a à peine été effleuré dans l'étude des élites rurales –par ex. dans un volume sur les faides en milieu rural- : il y a là tout un champ à creuser.

⁵ La notion d'élites est utilisée couramment et consciemment par les médiévistes depuis le congrès *Les élites urbaines*, où elle a été définie par les introductions de Braunstein 1997 et Crouzet-Pavan 1997, au moment même où elle s'imposait pour l'analyse des sociétés du haut Moyen Âge, sans être toutefois encore définie, avec R. Le Jan (dir.), *La royauté et les élites dans l'Europe carolingienne, du début du IXe siècle aux environs de 920*, Villeneuve-d'Ascq, 1998 ; les études de P. Monnet sur les élites urbaines allemandes de la fin du Moyen Âge, rassemblées dans Monnet 2004, chap. 3-5, offrent des pistes de réflexion supplémentaires.

dans la société rurale à cette époque, surtout en ce qui concerne l'éventail de la richesse et l'influence au sein de communautés plus structurées et indépendantes. Mais c'est aussi une question de sources : jusqu'au XII^e siècle, elles sont essentiellement d'origine seigneuriale et masquent les élites rurales indépendantes. Lorsqu'on entrevoit celles-ci, il est de surcroît souvent difficile de les situer avec certitude dans l'échelle sociale, entre couches supérieures de la paysannerie et petite aristocratie. Ce n'est pas entièrement un hasard si la formule « À la recherche des élites rurales » (ou « locales ») a été choisie comme titre ou sous-titre de trois études récentes⁶ : cette catégorie sociale reste globalement à construire pour le Moyen Âge.

La définition choisie pour la catégorie dont on va parler ne va pas de soi, ou plutôt ne correspond pas à la définition qui paraîtrait évidente : il s'agit en fait au Moyen Âge d'une couche de la société qui passait inaperçue, en tant qu'ensemble : les contemporains l'identifiaient très bien, mais sous des appellations diverses correspondant aux statuts juridiques (particulièrement différenciés et entremêlés ici : depuis les serfs jusqu'aux quasi-nobles comme les écuyers) et aux fonctions des différents segments de ce groupe. Les historiens modernes se sont quant à eux surtout attachés à une société rurale dualiste : seigneurs *vs.* paysans.

Les historiens ont cependant manifesté un intérêt ponctuel pour certaines parties de l'ensemble « élites rurales » : ministériaux (études allemandes et flamandes, et M. Bloch), *arimanni* et autres groupes d'hommes libres venus du haut Moyen Âge, qui se retrouvent en situation juridique quasi-servile tout en conservant souvent une position économique enviable. Etc. : on pourrait multiplier ce genre de groupes. Y ajouter les communautés rurales autonomes, de type montagnard, *Small worlds* (W. Davies), Wickham, Chayanov.

La délimitation de l'objet « élites rurales »

Les idées d'Henri Mendras, aussi bien que les réflexions plus récentes sur la construction de l'objet sociologique, nous apprennent que celui-ci se définit principalement par ses **relations** avec d'autres catégories, par son rôle dans des processus globaux de production, d'échanges, de domination. C'est **particulièrement vrai pour les élites rurales, qui n'existent que par leur rôle social d'intermédiaires** entre deux sociétés.

Mais pour pouvoir étudier cet objet il faut bien malgré tout le définir au sein de l'ensemble de la société -de façon au moins hypothétique et révisable-. Ce genre de démarche répond à la règle sociologique : diviser pour étudier. L'ensemble que nous avons saisi sous l'appellation élites rurales correspond à **la frange supérieure de la société rurale**.

L'expression « élites rurales » désignera dans notre propos la catégorie sociale intermédiaire (un mot essentiel) entre la paysannerie d'une part, et l'aristocratie de l'autre, ou plus largement les seigneurs et autres propriétaires d'une certaine envergure, généralement non exploitants et non résidents, les citadins notamment. Les élites rurales comprennent ainsi à la fois des agriculteurs aisés et des petits notables, marchands, notaires, agents seigneuriaux, curés ou aubergistes, et cette diversité justifie

⁶ Dubuis 1990, p. 131, Carrier 2001, p. 474, Le Jan 2004.

largement le pluriel de l'expression. En somme tous ceux qui, tout en faisant partie intégrante de la société rurale, la dominent, l'encadrent, exploitent la force de travail et le besoin de ses membres moins bien placés, et assurent ses contacts avec le monde extérieur, à la fois comme agents de celui-ci –tout particulièrement agents de prélèvement- et comme représentants des paysans⁷. Ce groupe central des sociétés rurales offre ainsi un angle d'observation privilégié sur le fonctionnement de celles-ci et sur leur stratification.

Problèmes de limites vers le haut et vers le bas.

Nous avons décidé après un premier examen que

-la **barrière supérieure** du champ d'observation passerait en-dessous des groupes sociaux considérés comme nobles : gentry, valvasseurs italiens et normands... La différence entre la très petite noblesse et les élites rurales est en fait difficile à défendre, car les deux catégories ont des fonctions très proches dans bien des cas dans la société paysanne. Cette différence correspond principalement à un point de vue indigène (différence de statut juridique, très importante aux yeux des contemporains : nobles/vilains ou même serfs). Dans la pratique il y a des ambiguïtés, mais pas rédhibitoires : par ex. dans la société lombarde les vassaux conditionnels (paysans) et les valvasseurs (dernier échelon de la noblesse) sont bien distingués par la coutume et correspondent dans la pratique à deux catégories sociales effectivement différentes ; même distinction dans la société française entre les sergents et la très petite noblesse (cadets de famille...), même si les signes de distinction peuvent se confondre : maison-forte, cheval....

-Vers le bas, où passe la limite ? quand cesse-t-on d'être paysan au sens commun ? quand on ne tient plus soi-même les mancherons de la charrue ?

On a décidé d'appeler **paysans les exploitants directs** (=ceux qui cultivent eux-mêmes, qui exécutent une partie du travail), et de comprendre **dans les élites rurales les paysans aisés et les catégories qui ne cultivent pas, ou pas eux-mêmes**, mais qui exercent ce rôle de direction, d'intermédiaires, qui se distinguent par la consommation, le mode de vie... Ce choix de vocabulaire est donc un peu différent de celui de Mendras, pour qui le terme « paysan » a un sens plus large.

Une partie importante de l'enquête collective sur les élites rurales a consisté précisément à **identifier des critères d'appartenance** (consommation, habitat, vêtement, titulature...) et surtout les **rôles sociaux** tenus par cette catégorie, qui peuvent se résumer par la notion d'intermédiation entre la société paysanne et la société englobante (c'est la grande leçon de Mendras).

Quelle typologie des élites rurales au Moyen Âge ?

On entrevoit à peine, dans l'état actuel des études, des configurations différentes des sociétés rurales selon les régions et les époques. Il est cependant utile, pour préciser un peu les idées au seuil de la réflexion,

⁷ Les travaux d'H. Mendras, dont s'inspire en partie une telle présentation, restent un jalon indispensable dans la réflexion sur les élites rurales. Ils seront plus d'une fois repris et discutés dans le cours de cette introduction et du volume, avec le regard critique qu'imposent à la fois le demi-siècle qui nous en sépare désormais, et la sensibilité privilégiée des historiens envers les évolutions, lentes ou précipitées, qui modifient les caractéristiques d'un groupe social au fil du temps.

d'esquisser les grands types que nous allons rencontrer, au moins ceux qui sont les moins difficiles à identifier et dont des variantes se retrouvent dans différents pays⁸.

Le premier est celui de la « **société paysanne** » du haut Moyen Âge, dominée par une élite autonome, dont Wickham a tracé le modèle. Elle disparaît ensuite sous la pression du pouvoir seigneurial, pour laisser la place à des hiérarchies sociales plus rigides et plus fermement encadrées par des pouvoirs extérieurs. Le tableau catastrophiste de l'asservissement paysan, dont la Catalogne reste le modèle⁹, est un peu passé de mode, il n'en reste pas moins indubitable que le sort des paysans et le recrutement de leurs élites se sont profondément modifiés de part et d'autre de la conquête seigneuriale, quelque part vers le XI^e siècle. Un inventaire moins rapide que celui que nous esquissons ici devrait cependant s'assurer si des sociétés paysannes autonomes ne survivent pas dans certaines régions moins touchées par la domination seigneuriale, ou porteuses d'un héritage bien particulier comme l'ancienne « frontière » ibérique et ses communautés militaires. Il faudrait aussi vérifier ce qu'il en est au Moyen Âge des sociétés paysannes, qu'on identifie mieux à l'époque moderne (ex. vigneron, maraîchers..), qui n'offrent pas de différenciations internes très fortes ni d'encadrement très rigide ; l'historiographie médiévale, desservie par les sources, les a dans l'ensemble un peu laissées dans l'ombre.

Deuxième type clair -si clair qu'il s'est imposé comme modèle unique aux médiévistes, français en tout cas, pendant plusieurs générations- : celui de la société pour ainsi dire classique des pays de grande culture et de seigneurie forte, à solide base **foncière et banale, qui sélectionne une élite d'intermédiaires seigneuriaux et de fermiers domaniaux, en éliminant – jusqu'à un point difficile à vérifier- la couche des alleutiers indépendants**. Cette forme d'encadrement émerge avec le domaine carolingien¹⁰, trouve son modèle au nord de la Loire aux XI^e-XIII^e siècles¹¹, se repère dans des variantes plus ou moins proches dans une grande partie de l'Europe, de l'Angleterre normande à l'Allemagne et à l'Italie septentrionale, et n'en finit pas de renaître sous des formes comme le « nouveau servage », aux marges orientales de l'Europe, mais aussi en son sein même.

Troisième type d'élite assez bien défini, mais plus limité géographiquement – aux **pays de montagne notamment- : celle qui repose sur la maison et les pratiques communautaires**, réglant en particulier l'accès aux pâturages et autres biens communaux ; enkysté dans la conception d'un système social « traditionnel » qui aurait traversé les âges, ce type de société a fait l'objet ces dernières années d'une profonde révision¹² qui en a

⁸ Dans le passage qui suit, les notes sont limitées aux études qui n'ont pas été citées dans la partie historiographique, ci-dessus.

⁹ Bonnassie 1975-1976, et nombreux travaux ultérieurs.

¹⁰ Défini par les travaux d'A. Verhulst, jusqu'à la synthèse ultime : Verhulst 2002.

¹¹ Fossier 1968, Fourquin 1962, et en dernier lieu Bourin, Martínez Sopena, *Pour une anthropologie du prélèvement seigneurial...*

¹² Synthèse et perspectives de la recherche : Cursente 2004 et Viader 2004. La révision concerne aussi le *Montaillou* de Le Roy Ladurie, important pour l'approche des élites rurales médiévales mais contesté sur bien des points : cf. par ex. Viader 2004.

notamment mis en relief les hiérarchies internes¹³. Elle peut coexister avec un prélèvement seigneurial fort, mais l'élite est ici issue de la communauté paysanne elle-même, ou plus exactement elle en constitue le noyau ; la pratique successorale et l'accès aux biens collectifs en sont les critères de reproduction, autour desquels s'organisent –de façon pas toujours parfaitement claire pour l'historien- les stratégies familiales d'adaptation aux transformations sociales, aux chocs démographiques, à l'utilisation d'un milieu naturel particulier¹⁴.

Quatrième type, promis à un bel avenir à partir du XII^e siècle, celui des **sociétés « post-seigneuriales », où l'affranchissement et l'autonomie acquise par les communautés, combinés avec l'insertion dans une économie de marché, favorisent l'émergence d'un groupe social qui se définit surtout par sa capacité économique** : c'est l'élite rurale victorieuse que nous avons vue à l'œuvre dans les campagnes de l'Italie communale¹⁵, et que nous retrouvons un peu partout dans l'Europe de la fin du Moyen Âge ; elle ressort tout particulièrement des dizaines d'études sur l'Angleterre des années 1250-1350, centrées sur le marché¹⁶ et sur la consommation¹⁷.

Au demeurant cette typologie –ébauchée, précisons-le, hors de tout corps de doctrine constitué- n'a rien de statique, tout au contraire : l'impression dominante pour le Moyen Âge, qui rejoint en cela les siècles suivants, est celle de **profondes transformations des élites rurales, en fonction de l'évolution du contexte économique et politique.**

La question de la continuité avec les élites rurales de l'époque moderne

Pour l'histoire moderne, les recherches antérieures concernent surtout les fermiers de France du N., beaucoup étudiés. La recherche de la continuité entre les élites rurales médiévales et modernes (et leur comparaison) n'a rien d'impossible : on l'a surtout tentée dans le cadre biologique de lignages de gros fermiers de France du Nord, ou de sociétés de maisons des montagnes (Pyrénées...). Chronologie depuis XIV^e-XV^e : en Ile-de-France, les lignées de fermiers commencent avec les reconstructions de la guerre de Cent ans. Destin inverse : l'Italie : les élites anciennes (propriétaires) sont laminées au fil des siècles, à partir du XI^e, les élites qui survivent et se sont enrichies aux dépens des autres sont aspirées vers la ville par l'inurbamento des XII^e-XIII^e. Au total l'élite paysanne disparaît entièrement (Pinto). Ces destinées collectives très différentes selon les régions relèvent d'une *great narrative* à vérifier au cas par cas ; elles se rattachent à des critères qui concernent des champs très différents : la coutume successorale (maisons), l'industrie rurale (mines et métallurgie par ex. : C. Verna Pyrénées, Menant Alpes lombardes...), le mode d'exploitation (fermage), des incidences extérieures (investissement de capitaux urbains en Italie, concurrençant les élites rurales)...

¹³ Pour les Pyrénées et leurs piémonts, voir surtout Cursente 1996 et 1998, Viader 2003. L'étude de la société alpine a été également renouvelée : pour le domaine francophone, Dubuis 1990, Falque-Vert 1997, Carrier 2001.

¹⁴ Cursente 2004.

¹⁵ Avant qu'elle ne disparaisse en tant que telle, ayant émigré vers la ville ou décliné ; cf. Pinto dans ce même volume.

¹⁶ Parmi les plus explicites, les livres déjà classiques de R. H. Britnell, *The Commercialisation of English Society 1000-1500*, Cambridge, 1993 et de Masschaele 1997, et le tour d'horizon de Schofield 2003.

¹⁷ Dyer 1989, 1990, 2002.

Tout ceci dessine les contours d'un ensemble très divers, visiblement transformé au long des siècles, mais qui a une identité de fonction dans la société rurale.

II-Les transformations des élites rurales au long du Moyen Âge

1- Du haut Moyen Âge au XIIe siècle

¹⁸La société rurale est le plus souvent présentée jusqu'au XII^e ou au XIII^e siècle comme un face-à-face entre seigneurs et paysans, dont le titre du livre de Duby *Guerriers et paysans*¹⁹ offre un écho explicite parmi beaucoup. Le phénomène majeur de ce temps est pour les historiens, particulièrement français, l'unification des statuts personnels dans le servage, qui gomme les différences internes à la paysannerie, au moins pour l'observateur. À peu près absentes des synthèses et des manuels, les élites rurales de cette époque affleurent lorsque les travaux de recherche analysent de près une société locale, comme le Mâconnais de Duby avec ses gros alleutiers et ses ministériaux, le Latium de Toubert avec ses *boni homines castri*, ou l'Ile-de-France de Bloch avec ses sergents²⁰. Pour l'essentiel, ces groupes sont liés à la seigneurie, qui les suscite ou les intègre, et qui les mentionne dans sa documentation : on ne les voit guère que lorsqu'ils servent le seigneur et reçoivent de lui une tenure ou un fief, ou lorsqu'ils perdent leur indépendance économique en vendant ou en donnant leur terre à une église, qui en conserve la trace dans ses archives.

Un moment privilégié, quoique fugace, de la « révélation »²¹ de ces élites militaires ou de service est leur intégration à l'aristocratie des *milites* : elle a été amplement explorée et discutée lors du débat sur « la mutation de l'an mil », dont elle constitue un élément important. Un parcours classique de la réussite sociale²², à cette époque, passe pour les paysans doués et chanceux par le recrutement dans la garnison du château, puis par l'installation dans un petit fief concédé par le seigneur. L'adoubement chevaleresque qui le sanctionne vaut reconnaissance de l'admission dans la noblesse, et signifie donc la sortie de notre champ d'observation ; à moins que par un cruel retour de fortune le nouveau chevalier ou ses descendants ne soient rattrapés par leur passé et ramenés à l'état servile²³. La figure du ministériel n'est pas la moins ambiguë des voies de l'ascension sociale de ce temps, et illustre parfaitement que la liberté ne coïncide pas toujours avec la richesse et l'influence : bien des ministériaux restent attachés personnellement et héréditairement à leur seigneur, alors même qu'ils gouvernent un domaine en son nom, commandant aux autres paysans, menant une vie de style

¹⁸ Cette deuxième partie est une version allégée de J.-P. Jessenne et F. Menant, «Introduction», dans *Les élites rurales...*, p. 7-52.

¹⁹ Duby 1973.

²⁰ Duby 1953, p. 294-307 (de l'édition de 1971) ; Toubert 1973, p. 1292-1303 et index s.v. ; Bloch 1928.

²¹ Pour reprendre un mot-clé de ce débat, introduit par D. Barthélemy : par ex. Barthélemy 1993, p. 275.

²² Régulièrement décrit par les études régionales sur cette période : Duby 1953, p. 297-307 ; Toubert 1971, *loc. cit.* ; Chédeville 1973, p. 360 ; Bonnassie 1975, p. 430-436 ; Pichot 1999 ; etc. A contrario, une vue nettement plus restrictive de l'intégration des élites paysannes à la petite aristocratie militaire est exprimée par Barthélemy 1995, *Id.* 1998, p. 166-167, *Id.* 1997.

²³ Le cas le plus célèbre est celui des Erembaud, conduits pour se venger de leur régression sociale à assassiner le comte Charles de Flandre (1127).

quasi-aristocratique et amassant de petites fortunes²⁴. Leur fonction peut même être considérée comme typiquement servile²⁵. Encore en plein XIV^e siècle d'ailleurs, dans bien des régions d'Europe, les plus riches paysans peuvent être soumis à telle ou telle forme de dépendance personnelle²⁶.

En contraste avec ces formes largement explorées de l'ascension sociale au sein de la société féodale, les travaux de W. Davies sur le cartulaire de Redon et les essais comparatifs de C. Wickham ont révélé l'existence d'une élite rurale autonome, antérieure et parfois parallèle à la domination seigneuriale²⁷. Ces travaux, et quelques autres nés de hasards documentaires qui offrent un éclairage inhabituel sur tel village de Catalogne, de Rhénanie ou d'Italie du Nord, ont mis en évidence l'existence entre VIII^e et XI^e siècles de communautés rurales vivant aux marges des systèmes de domination aristocratiques : elles sont gouvernées par leur propre élite de moyens propriétaires, plus ou moins raccordés à l'Etat et à la seigneurie environnantes sans jamais s'y intégrer entièrement²⁸. On peut rapprocher de cette paysannerie indépendante les hommes libres, petits propriétaires et soldats, qui constituent encore au IX^e siècle, et parfois plus tard, une très large élite paysanne dans toute l'Europe : ils ne survivent au XII^e siècle que comme des reliquats éparpillés ici et là sous des noms divers, et leur indépendance économique et juridique est alors plus ou moins complètement dégradée.

La généralisation du pouvoir seigneurial a dû sonner le glas de ces élites locales autonomes, dont l'histoire ne se lit de toute façon que sous une forme excessivement fragmentaire²⁹ : dans la très grande majorité de la documentation du haut Moyen Âge, les élites locales n'émergent que pour disparaître aussitôt –une fois abandonné leur alleu ou rempli leur office auprès du seigneur–, ou encore elles se révèlent à un examen approfondi plus proches de l'aristocratie que de la paysannerie³⁰.

Des interprétations divergentes de groupes analogues les ont d'ailleurs décrits comme de tout petits aristocrates –le fait même d'être l'objet d'un texte, de disposer d'une propriété de plein titre, étant selon certains

²⁴ La réflexion comparatiste de Bloch 1928 est toujours actuelle, et elle fait écho à la grande monographie de Ganshof 1926. Les ministériaux allemands jouent un rôle particulièrement important et peuvent accéder au plus haut niveau de la société et du pouvoir ; orientations de départ : Arnold 1995, Morsel 1994. Ailleurs que dans l'Empire, les ministériaux ne parviennent pas à de telles positions, mais on les trouve à des postes-clefs de la société rurale, et c'est ce qui nous intéresse ici. Sur les hommes de masnade et vassaux conditionnels italiens : Fasoli 1983 ; Brancoli Busdraghi 1996 ; Barbero 1992 ; Menant 1980 ; *Id.* 1993, p. 691-703 ; *Id.*, « Élités rurales serviles ». Sur leurs homologues catalans, les *batlles* surtout, Benito 2003 et sa contribution dans ce volume.

²⁵ Par ex. Duby 1953, p. 298 ; Barthélemy 1995, p. 63-64 ; Chédeville 1973, p. 385-392.

²⁶ Par ex. dans le Sud-Ouest de la France : Hautefeuille, dans ce volume, et les travaux de B. Cursente et de M. Mousnier qu'il cite n. 15. En Europe du Nord et de l'Est : M. Bourin, P. Freedman et L. Kuchenbuch (dir.), *Forms of Servitude in Northern and Central Europe, Thirteenth to Sixteenth Centuries : Expansion, Decline and Resistance*, Turnhout, 2005.

²⁷ Davies 1988 ; Wickham 1992, 1995, 2004 ; Devroey 2003, p. 297-300 ; *Property and Power...* ; et les travaux en cours de W. Davies sur les communautés rurales de l'Espagne du Nord-Ouest au X^e siècle.

²⁸ Voir par ex. l'étude classique de Tabacco 1966 et la discussion de Toubert 1967 sur le cas des *arimanni* italiens, qui offrent bien des réflexions transposables aux autres royaumes de l'Occident du haut Moyen Âge : Larrea 2002. Mise au point relativement récente, qui couvre toute la question de la liberté personnelle et les débats entre historiens à son sujet : Goetz 1995. En dernier lieu : Renard 2006.

²⁹ Exploitation exceptionnelle d'un dossier plus dense que les autres : Feller, Gramain, Weber 2005. Vue d'ensemble sur le cas ibérique : Sánchez-Albornoz 1966.

³⁰ Le Jan 2004.

médiévistes l'indice que la personne concernée fait partie de l'aristocratie³¹- ou comme des « chevaliers-paysans »³². Cette dernière définition, issue de la fouille d'un site remarquable –Charavines, un groupe de maisons lacustres englouties vers 1030 par la montée des eaux du lac de Paladru, dans les Alpes-, n'a guère été accueillie par les historiens.

La contribution exceptionnelle que constitue le site de Charavines pour la connaissance des élites rurales médiévales –dévoilant d'un coup un large pan de leur culture matérielle, qui nous reste ordinairement presque inconnue-, et la discussion très critique qu'a suscitée son interprétation, témoignent de l'importance que peut avoir l'archéologie en ce domaine, et en même temps de la difficulté que présente la synthèse entre ses apports et ceux des textes : archives du sol et archives écrites vont rarement de pair, et se prêtent plus rarement encore à des discours convergents³³. Il reste aujourd'hui bien difficile, après un demi-siècle de fouilles d'habitats ruraux, de faire concorder les descriptions des maisons de l'élite que donnent les textes³⁴ avec les bâtiments que l'on retrouve sur le terrain, et les comptes-rendus de fouilles de villages, même lorsqu'ils sont attentifs à l'usage social des constructions, échouent globalement, sauf cas d'espèce³⁵, à identifier celui-ci³⁶. La situation des derniers siècles du Moyen Âge présente probablement davantage de possibilités d'interprétation : on conserve à la fois bon nombre de maisons qui peuvent avoir été celles de notables ruraux du XV^e siècle, et des dossiers archivistiques qui renseignent sur ceux-ci ; la contribution de Florent Hautefeuille dans ce volume en montre un cas particulièrement remarquable et souligne également qu'un mobilier d'apparence « aristocratique » peut fort bien avoir appartenu à de riches paysans³⁷. L'habitat est cependant aussi l'un des domaines où s'exprime le plus fortement à la fin du Moyen Âge la revendication de l'appartenance au groupe nobiliaire de la part de sa frange la plus modeste, hobereaux désargentés qui craignent de se laisser assimiler aux paysans : la pierre de touche de cette identité nobiliaire est la possession d'une maison forte, d'un manoir ou autre type de résidence muni de signes distinctifs tels que des éléments de fortification³⁸ ; les maisons de l'élite rurale sont passablement

³¹ Duhamel-Amado 1990 ; discussion exemplaire d'un cas précis : Barthélemy 1993, p. 441-450. Feller 1997 ; *Id.* 2003.

³² *Les habitats du lac de Paladru...* ; Colardelle et Verdel 1993.

³³ Nissen-Jaubert 2003.

³⁴ Ainsi la présence d'une tour et d'une salle de réception, *sala*, signale le manse du représentant du seigneur, le *batlle*, dans la Catalogne des XI^e-XIII^e siècles : Benito 2003.

³⁵ Comme celui présenté par Hautefeuille dans ce volume, ou l'essai d'attribution d'un type de maison à un paysan aisé de Hilton 1966, p. 98-99.

³⁶ Les grandes fouilles de villages médiévaux de la première génération (Wharram Percy, Rougiers, Dracy, Brucato, Königshagen...) ne permettent guère d'identifier des niveaux sociaux internes à la paysannerie qui correspondraient à une typologie des habitats, et se bornent à souligner globalement le développement relatif du confort aux XIII^e-XV^e siècles, perceptible notamment dans la division fonctionnelle en plusieurs pièces. Les fouilles récentes, plus attentives peut-être à la distribution sociale –à travers notamment une analyse très fine des pratiques de consommation-, n'en disent cependant pas beaucoup plus : voir par ex. le récent tour d'horizon européen *The rural house...*, les beaux volumes *La maison du castrum...* ou *Maisons et espaces domestiques...* (cf. l'introduction de J.-M. Pesez, p. 8), et pour une époque plus ancienne *Vivre à la campagne au Moyen Âge...*

³⁷ Quant aux représentations iconographiques du mobilier et d'autres éléments du cadre de vie –toujours délicates à interpréter-, elles n'offrent pas d'indications claires de différenciation sociale entre paysans : ceux qu'on voit sur les images semblent en général plutôt aisés (Mane 1995, McKinnon 1981).

³⁸ Le manoir en Bretagne, 1380-1600, Paris, 1999 ; M. Bur (dir.), *La maison forte au Moyen Âge*, Paris, 1986.

éclipsées par le pullulement de ces petites demeures seigneuriales, encore debout en grand nombre aujourd'hui.

Les marges avec le monde musulman

Importantes : deux essentiellement : la Sicile et la zone de conquête chrétienne dans la péninsule ibérique, avec un ensemble de phénomènes remarquables, beaucoup étudiés ces dernières années :

-la frontière avec sa société guerrière (des élites rurales militaires, totalement originales dans l'Europe d'après l'an mil), la substitution ou la superposition d'une paysannerie chrétienne d'importation au peuplement musulman (repartimientos, traités de soumission des communautés...), le bouleversement de la propriété, des types d'habitat, des modèles de circulation commerciale, des cadres juridiques (apparition d'un coup, au milieu du XIIIe s., du notariat, de lois inspirées du droit romain...). Les élites rurales musulmanes disparaissent violemment ou persistent dans des communautés désormais soumises à d'autres élites, chrétiennes. Les traités de soumission (royaume de Valence, années 1230) les révèlent en fait fugacement. Quant aux groupes dominants musulmans (au-dessus du niveau de la communauté rurale), ils sont partis.

-en Sicile, la question des élites rurales se pose de façon différente : une petite partie des élites musulmanes est intégrée de différentes façons, en un siècle (XIIe) elles disparaissent en tant que telles. Ici le groupe dominant musulman n'a pas entièrement quitté l'île.

Dans les deux cas, Espagne et Sicile, on ne suit l'évolution des élites rurales musulmanes après la conquête qu'en filigrane, à travers des documents rares. Mais deux champs d'observation passionnants par ce qu'ils révèlent des différences entre les élites rurales chrétiennes et musulmanes (ou latines et arabes ?), et de l'identité des élites lorsque celles-ci sont confrontées à une adaptation brutale à un système différent.

2- Les derniers siècles du Moyen Âge

A partir du XIII^e siècle, des sources nouvelles éclairent plus abondamment et précisément des groupes sociaux qui jusque-là nous échappaient : les sources fiscales permettent de mesurer la répartition des fortunes, les registres de notaires méditerranéens, de suivre leur évolution individuelle et d'analyser mille formes d'activité et de liens sociaux³⁹, et les *court rolls* anglais ont été magnifiquement utilisés pour reconstruire la société villageoise avec ses hiérarchies et ses solidarités, la dépendance seigneuriale et les transferts fonciers. Des textes, trop peu nombreux, sont même produits par ou pour des membres de ces groupes eux-mêmes, désormais dotés du capital culturel nécessaire⁴⁰. La possession d'un sceau personnel, largement répandue chez les paysans normands ou anglais dès la fin du XIII^e siècle, est un indice de la familiarité avec l'écrit –sinon de sa maîtrise⁴¹–

³⁹ On ne peut citer ici les abondantes études récentes sur les sources fiscales et les registres notariaux, qui nous entraîneraient très loin des élites rurales.

⁴⁰ Hautefeuille 2006 ; les exemples et les études sont surtout italiens : voir par ex. Balestracci 1984 et 2005. Mais aussi Cursente 1998, p. 528 : deux livres chez un artisan du cuir prospère, dans un village gascon ; Leguai 1969, p. 405 : Denis Boverat, laboureur bourbonnais, « s'esbatoit a escripre ».

⁴¹ Voir la notion de *restricted literacy* dans la contribution de R. H. Oliva Herrer, ci-dessous.

et de la constitution d'archives parmi les ruraux aisés⁴². Les chartes de franchise par lesquelles beaucoup de communautés rurales acquièrent une autonomie plus ou moins étendue, à partir du XII^e siècle surtout, sont parmi les témoignages les plus précoces et les plus remarquables de ce nouvel état de choses : elles révèlent les élites locales –qu'on voit apparaître à la tête des communautés à cette occasion- en même temps qu'elles assoient leur pouvoir et ouvrent la voie à une hiérarchisation accrue de la société villageoise⁴³. Dans d'autres contextes, anglais notamment, c'est dans les tribunaux et les enquêtes royales⁴⁴ que se révèlent au XIII^e siècle la capacité culturelle et la surface sociale de la frange supérieure des propriétaires - exploitants, qui constituent l'encadrement administratif du *manor*. Encore plus tard, on perçoit même dans des cas particulièrement favorables⁴⁵ la parole et la mémoire de ces paysans riches, leurs idées politiques⁴⁶, leurs représentations sociales. Leur participation, en tant que meneurs, aux soulèvements paysans qui scandent le XIV^e siècle, est éclairée par les procès menés lors de la répression –en Angleterre après 1381, en Flandre maritime après 1323-1328- ou par les lettres de rémission –après la Jacquerie- ; elle a été précisée par d'excellents travaux sur la révolte anglaise de 1381, et mériterait une étude de synthèse à partir du regain d'intérêt récent pour ces mouvements⁴⁷. Plus souvent c'est par la résistance plus ou moins sourde aux prélèvements que s'exprime la prise de conscience des paysans aisés de ce temps, persuadés que les exigences seigneuriales dépassent ce qui est juste⁴⁸.

⁴² Clanchy, p. 51, 233, et l'ex. de Wolff 1966 et 1967. Le célèbre épisode de la découverte par Postan des *Carte nativorum* de Peterborough témoigne d'une évolution analogue : le souci de conservation des transactions dans un contexte d'accession à la quasi-propriété (Postan 1960).

⁴³ Fossier 1984, 1992 et surtout 1985 ; *Pour une anthropologie du prélèvement seigneurial...*, partie 2 : « Franchises et prélèvement », notamment Brunel 2004, Cursente 2004, Martínez Sopena 2004, Menant 2004 ; et Collavini 2004.

⁴⁴ Voir en dernier lieu *Medieval Society and the Manor Court...*, après de très nombreux travaux récents d'histoire sociale fondés sur les *court rolls*. Les éléments de prosopographie de paysans aisés présentés par Masschaele 1997, p. 36-42 et *passim*, préfigurent une enquête qu'il mène actuellement sur la participation des élites rurales aux tribunaux royaux. Les enquêtes royales françaises attendent une exploitation en ce sens. Rappelons que *Montaillou* (Le Roy Ladurie 1975), repose sur une enquête de l'Inquisition.

⁴⁵ Goheen 1991, Oliva Herrero 2002, Schofield 2003, p. 153-186, et ci-dessous ; les procès intentés à leurs seigneurs par des communautés paysannes anglaises, souvent appuyées sur la lecture du Domesday Book, sont particulièrement remarquables : Faith 1984, Franklin 1996, Müller 2003, etc.

⁴⁶ Qui se traduisent aussi par des choix actifs, allant jusqu'aux actions armées, dans la guerre civile anglaise dès 1265 (Carpenter 1992), contre l'occupant anglais par les « partisans » de Normandie (Bois 1981, p. 295-296), contre les compagnies anglo-gasconnes par les Tuchins d'Auvergne et Languedoc (parmi lesquels le rôle des élites rurales reste cependant peu distinct ; Challet 1998 et 2003).

⁴⁷ Le soulèvement anglais de 1381 a donné lieu à un corpus d'études particulièrement dense, et il s'est mieux prêté que les autres à l'analyse sociale ; sur ce point, voir surtout Dyer 1984 et Hilton 1995, p. 401 ; plus généralement : *The English Rising of 1381...* et Hilton 1949. Sur les autres révoltes et leur recrutement : Mollat et Wolff 1970 (particulièrement p. 86-90, d'après des analyses de Pirenne sur la révolte de Flandre maritime de 1323-1328) ; Fourquin 1972 ; Fossier 1984, p. 48-49, et 1990, p. 421-426 ; Freedman 1997, chap. 10 ; Cazelles 1978 et 1984 ; Challet 1998 et 2003 ; et en dernier lieu *Rivolte urbane e rivolta contadina...* et *Révolte et statut social...* (particulièrement Challet, « Peuple et élites... » et Trossbach, « Menu peuple et élites villageoises... »).

⁴⁸ Contestation bien étudiée pour le cas anglais dans les travaux de Hilton et de son école (par ex. Dyer 1968, Franklin 1996), à plus large échelle géographique dans *Pour une anthropologie du prélèvement seigneurial...* (notamment Alfonso 2004, Cursente 2004, Martínez Sopena 2004) et par des travaux isolés comme Tricard 1988, Claerr 2000 ; beaucoup d'études sur les soulèvements paysans prennent en compte ces refus des prélèvements et mettent en évidence qu'ils caractérisent les paysans aisés. Les travaux sur les rapports entre les

Si les élites rurales sont plus visibles à la fin du Moyen Âge, c'est aussi parce que certaines familles s'enracinent alors⁴⁹ au point de perdurer à travers toute l'époque moderne, soit en restant à la tête de la société villageoise, soit en accédant aux échelons supérieurs de la société par l'intégration aux groupes dominants de la ville, aux serviteurs de l'Etat ou à la noblesse – ces formes d'intégration n'étant d'ailleurs pas exclusives les unes des autres. La mémoire lignagère qui accompagne ces parcours de mobilité ascendante nous permet souvent d'entrevoir le paysan aisé qui est à leur origine, quelque part entre XIII^e et XV^e siècle, et d'analyser les systèmes successoraux et les pratiques matrimoniales qui sont des facteurs fondamentaux de la reproduction de l'élite rurale⁵⁰. Le rôle spécifique des femmes dans ce groupe social reste au demeurant dans l'ombre pour le moment⁵¹.

Telle qu'elle apparaît dans ces sources des derniers siècles du Moyen Âge, la couche supérieure de la paysannerie se caractérise surtout par ses ressources et sa capacité à entreprendre dans tous les secteurs de l'économie, depuis les spécialités les plus rentables d'une agriculture désormais largement orientée vers le marché, jusqu'à la gestion des seigneuries et des grands domaines, en passant par l'organisation de l'artisanat rural et la commercialisation de ses produits. Le marchand - entrepreneur, qu'il soit drapier, boucher - maquignon ou maître de forge, le fermier de seigneurie, le gros « laboureur », le meunier, ne sont que les figures les plus classiques d'un petit monde désormais indispensable à toute description de la société rurale⁵². À côté de ces activités multiformes, la taille de l'exploitation, moins difficile à évaluer avec sûreté qu'aux époques précédentes, reste un critère important pour la classification sociale : l'élite rurale correspond grossièrement aux 10 à 20% de paysans qui détiennent les plus grandes tenures⁵³. Généralement le profit de cette exploitation permet l'accumulation du capital de départ nécessaire aux autres formes d'enrichissement. C'est le cas des villages anglais où les gros tenanciers peuvent mettre leurs surplus sur le marché – clef du développement rural selon l'historiographie anglo-saxonne actuelle – et organisent de mille manières la dépendance à leur égard des paysans moins bien dotés, qui sont

communes rurales italiennes et leurs seigneurs fournissent également de nombreuses indications sur cet aspect ; voir les articles sur l'Italie de *Pour une anthropologie du prélèvement seigneurial...*

⁴⁹ La mobilité descendante, généralement moins visible dans les sources, concerne cependant des pans entiers de la paysannerie indépendante, surtout en période de conjoncture difficile : voir l'analyse du cas italien – particulièrement radical sans doute – par G. Pinto, dans ce volume, et Menant 2002. Ce mouvement s'accompagne d'une réduction numérique de l'élite, par concentration des fortunes et des pouvoirs.

⁵⁰ Le cas des fermiers d'Ile-de-France est classique : Moriceau 1994, p. 45-105.

⁵¹ Approches en ce sens : Le Roy Ladurie 1975 ; Falque-Vert 1997, p. 300-326. Sur la fonction économique des veuves aisées : B. A. Holderness, « Widows in pre-industrial society : an essay upon their economic functions », dans R. M. Smith (dir.), *Land, Kinship and Life-Cycle*, Cambridge, 1984, p. 423-442 ; W. C. Jordan, *Women and credit in pre-industrial and developing societies*, Philadelphie, 1993.

⁵² Fossier 1991, p. 390-395, synthétise bien des situations que révèlent la plupart des monographies locales ou régionales citées dans l'orientation bibliographique.

⁵³ Evaluations d'ensemble : Miller et Hatcher 1978, p. 150 ; García de Cortazar 1988, p. 248-250, notamment d'après Furió 1982 ; Hilton 1985. Etudes locales ou régionales : Carrier 2001, p. 475-478 ; Dubuis 1990, p. 131 ; Fossier 1988 ; Fourquin 1962, p. 527 ; Fournial 1990 ; Benito 2003, chap. 8.

selon les cas leurs salariés, leurs débiteurs, les acheteurs des denrées qu'ils produisent⁵⁴.

Quant à la capacité militaire, sans avoir disparu, elle n'est plus comme aux temps féodaux un critère décisif de réussite sociale, sauf sur la frontière ibérique face à al-Andalus, où l'élite rurale s'est précisément constituée sur ce critère⁵⁵. Mais beaucoup d'autres sociétés rurales restent certainement à cette époque armées et hiérarchisées en fonction du combat⁵⁶ : les batailles entre villages, entre lignages ou entre partis, ne manquent pas, pas plus que les occasions de se défendre les armes à la main contre les brigands, les bannis et les compagnies d'aventure. L'insécurité n'est pas négligeable dans les campagnes de cette époque, surtout aux époques troublées qui peuvent se prolonger très longtemps. Les mercenaires se recrutent d'ailleurs eux-mêmes en bonne partie aux marges de cette paysannerie militarisée, chez les cadets ou les déclassés : le tir à l'arc ou à l'arbalète et le combat à cheval font partie intégrante de la culture technique des élites rurales de cette époque, et les carrières militaires, régulières ou non, sont un des débouchés offerts aux jeunes auxquels les systèmes successoraux ne permettent pas de maintenir sur place le train de vie de leurs parents.

Les moyens de la réussite de ce groupe social sont cependant dans l'ensemble tout autres : ce sont l'argent et la culture pratique. Les disponibilités monétaires lui ouvrent le prêt à intérêt, activité qui apparaît comme le fondement classique des parcours d'enrichissement et de mobilité sociale. Elles sont aussi investies dans des affaires où des paysans moins riches apportent leur travail, les contrats d'élevage à mi-croît par exemple, ou l'artisanat rural. Mais l'argent sert aussi à acquérir des biens de consommation, dans une économie désormais largement ouverte sur le marché : le choix des aliments, des boissons, des vêtements, le port des armes, la possession d'une monture, dessinent des niveaux de consommation différents, en quantité et en qualité, et distinguent l'élite du commun des paysans⁵⁷. L'étude des dots, par exemple, montre l'importance

⁵⁴ « L'école de Toronto », autour de J. A. Raftis, a dans les années 60 et 70 analysé la société villageoise anglaise sous l'angle de la solidarité, de la responsabilité, et du dévouement supposé d'une élite de paysans riches qui était identifiée en premier lieu par les fonctions qu'elle occupait dans l'administration seigneuriale (dans l'orientation bibliographique : Raftis, DeWindt A. et E. B., et l'ultime avatar de Beauroy 1984) ; cette représentation contraste avec l'analyse de R. H. Hilton et des historiens groupés autour de *Past and Present* (dans l'orientation bibliographique : Dyer, Razi, *The English Rising of 1381*, et récemment Franklin, Müller), fondée sur l'opposition d'intérêts et la lutte des classes entre seigneurs et paysans, et parmi ces derniers entre riches et pauvres. Les divergences entre les deux interprétations sont parfaitement présentées par Razi 1978 ; voir aussi Schofield, dans le présent volume.

⁵⁵ La bibliographie sur la société de la « frontière » est considérable, et s'est beaucoup accrue ces dernières années. On partira de J. Gautier Dalché, « Islam et chrétienté en Espagne au XIIe siècle : contribution à la notion de frontière », *Hespéris*, XLVII (1959), p. 183-217, dont s'inspirent beaucoup d'études ultérieures. Les aspects sociaux et militaires qui définissent notre sujet sont particulièrement développés par Lourie 1966 ; Powers 1988 ; Guichard, Bazzana, Sénac 1992 (avec la bibliographie p. 35-36), et en dernier lieu García Fitz 2001, Boissellier 2004, Guinot Rodriguez 2004.

⁵⁶ Viader 2003, p. 239-250, Reinle 2003, et la réhabilitation de la valeur militaire des troupes villageoises par Butaud 2002 ; quant aux Tuchins, ce sont des cavaliers –pour les déplacements sinon pour le combat-, et ils sont parfaitement disciplinés (Challet 1998).

⁵⁷ Dyer 1989. La distinction s'exprime aussi par le choix des noms personnels et la structure des noms de famille : Menant 1996.

financière de ces achats, leur codification qui révèle la position sociale de chacun... et aussi l'endettement sur lequel ils peuvent déboucher⁵⁸.

Quant à la maîtrise d'une culture pratique comprenant l'écriture et le calcul, elle permet d'organiser l'activité économique et d'accéder aux métiers de la plume, du droit, au clergé ; le simple fait de savoir lire –degré minimal de la culture- peut ouvrir à des paysans et des artisans ruraux l'entrée dans les ordres mineurs⁵⁹, source de privilèges appréciables et de considération. La constitution d'un réseau d'écoles élémentaires plus ou moins dense selon les pays, à partir du XIV^e siècle surtout⁶⁰, est un facteur fondamental de cette évolution de l'élite rurale de toute l'Europe, désormais caractérisée par une culture de base qui lui permet d'étendre ses activités, voire de réfléchir à la place qu'elle occupe dans la société⁶¹. Une petite minorité envoie même ses fils dans les collèges des petites villes, première marche d'ascensions plus brillantes encore qui normalement, il est vrai, détachent leurs bénéficiaires de leur groupe social d'origine : ainsi Gerson, universitaire de premier plan du XV^e siècle et fils de paysans champenois eux-mêmes bien alphabétisés⁶². On identifie en somme à la base de la position dominante des élites rurales médiévales les deux traits que l'on va voir réapparaître dans l'analyse de celles du XVIII^e siècle français, « pluriactivité de l'aisance » et « aptitude à jouer sur la circulation de l'argent », plus un troisième, la culture pratique.

Ces élites de l'argent, de la culture et de l'influence se concentrent dans les gros bourgs autour desquels s'organise l'activité des campagnes⁶³. Lieux de marché, chefs-lieux de seigneurie et éventuellement échelon le plus bas de l'autorité royale, ce sont les centres où sont rassemblées les productions agricoles et artisanales, où les paysans s'approvisionnent en produits venus de l'extérieur ; c'est là aussi qu'on trouve de l'argent à emprunter, qu'on règle les conflits, que les transactions sont conclues et sont formalisées devant notaire. La densité des activités tertiaires y suscite la prolifération des intermédiaires en tout genre et des hommes de pouvoir, de culture, de religion dont les services sont indispensables.

Les crises qui frappent l'Europe à partir de la fin du XIII^e siècle ont sur les élites rurales des effets contrastés : disparition biologique (par suite de la peste notamment), ruine, déclassement ou émigration, mais aussi renforcement de familles déjà en place et affirmation de nouveaux riches qui savent profiter des moments difficiles et ont les moyens de le faire⁶⁴. La recomposition foncière qui accompagne les disettes du début du XIV^e siècle

⁵⁸ Drendel, « Le commerce local des draps... » ; To Figueras 2002 offre une approche exceptionnellement précoce de cette question. Les testaments constituent un autre indicateur de choix pour définir les contours, les pratiques économiques et religieuses et la sociabilité des élites rurales : voir par ex. S. Ricci, "*De hac vita transire*". *La pratica testamentaria nel Valdarno superiore all'indomani della Peste Nera*, Florence, 1998.

⁵⁹ Guilbert 1982.

⁶⁰ Pour une première approche, on verra par ex. la synthèse de D. Lett et D. Alexandre-Bidon, *Les enfants au Moyen Âge*, Paris, 1997, p. 220-229.

⁶¹ Réflexion qui s'exprime surtout sous la forme de protestations contre l'injustice de l'ordre social et le mauvais fonctionnement de l'État, et ne devient guère perceptible pour l'historien que lors des soulèvements ou de procès contre les seigneurs : Oliva Herrer 2002 et 2004, et dans ce volume ; Faith 1984 ; Hilton 1995.

⁶² Lett, Alexandre-Bidon, *Les enfants au Moyen Âge...*, p. 225.

⁶³ Parmi de nombreux exemples : Mouthon 1999.

⁶⁴ Dyer 1968.

entraîne la concentration de la terre entre les mains des plus riches⁶⁵, et la reconstruction qui suit la guerre de Cent ans met en place des dynasties paysannes dont certaines vont durer longtemps⁶⁶.

Les élites rurales, en transformation permanente

La stabilité de certaines dynasties ne doit pas faire oublier que les élites rurales sont en recomposition permanente, et constituent même un groupe particulièrement vulnérable à la conjoncture économique, sociale, politique, y compris dans ses moments les plus brutaux, bouleversement politique ou crise économique. C'est une des raisons pour lesquelles l'idée d'organiser la réflexion sur les élites rurales autour de la définition de groupes sociaux bien délimités est illusoire et risque de fourvoyer vers des impasses, l'auto-reproduction apparaissant inévitablement dans ce cadre comme un phénomène dominant. L'historien a de surcroît la tentation –suggérée par la structure de la documentation elle-même– d'insister sur la continuité des dynasties familiales, qui masque le déclin et les disparitions de familles moins chanceuses, sorties du champ documentaire en même temps que de l'élite. Des chronologies très différentes peuvent en fait se chevaucher : certaines dynasties de fermiers sont bouleversées et périclitent au gré de la conjoncture, tandis que d'autres réussissent et perdurent ; des phases de stabilité ou d'évolution très lente, étendues sur plusieurs générations, peuvent alterner avec une rupture brutale provoquée par la guerre⁶⁷, l'épidémie, ou par un revers de fortune qui décline brutalement une famille, en accélérant au contraire l'ascension de celles qui ont su profiter des difficultés des perdants. Cette question des dynamiques chronologiques est au demeurant bien trop ambitieuse, dans l'état de la recherche, pour pouvoir être traitée en quelques lignes.

Appendice 1 : Comment émerge une élite ? pour une typologie des processus de formation et de reproduction des élites rurales

J'insère, en complément de ce qui précède, cet essai de typologie qui prend en compte, de façon très globale, les situations à la fois médiévales et

⁶⁵ Berthe 1995, exemplaire des études sur le marché de la terre qui mettent ce mouvement en évidence, en Italie et en Angleterre surtout.

⁶⁶ F. Michaud Fréjaville, dans ce même volume ; et le cas des fermiers d'Ile-de-France.

⁶⁷ Un cas extrême est celui des élites rurales des pays conquis par les Occidentaux dans la phase d'expansion des premiers siècles du second millénaire : pays slaves, Sicile, al-Andalus. On a bien étudié les élites locales musulmanes de ces deux derniers pays, dotées avant la conquête d'une large autonomie locale, et prises ensuite entre la fallacieuse tentation de l'intégration au service des chrétiens, et la réalité de leur disparition progressive par acculturation, émigration ou liquidation physique. On peut partir de J. Torró, « Pour en finir avec la "Reconquête". L'occupation chrétienne d'al-Andalus, la soumission et la disparition des populations musulmanes (XIIe-XIIIe siècles) », *Cahiers d'histoire*, 78, 2000, p. 79-98 ; *Id.*, « Jérusalem ou Valence : la première colonie d'Occident », *Annales.ESC*, 2000, p. 983-1008 ; H. Bresc, « Mudejars des pays de la couronne d'Aragon et sarrasins de la Sicile normande : le problème de l'acculturation », dans *X Congreso de Historia de la Corona de Aragón*, Saragosse, 1980, rééd. dans *Id.*, *Politique et société en Sicile, XIIe-XVe siècles*, Londres, 1990, n° II, p. 51-60 ; R. I. Burns, « Muslims in the Thirteenth-Century Realms of Aragon : Interaction and Reaction », dans J. M. Powell (dir.), *Muslims under Latin Rule, 1100-1300*, Princeton, 1990, p. 57-102 ; Guinot Rodríguez 2004.

modernes. Elle figure dans l'introduction des actes des journées de Flaran, par J.-P. Jessenne et moi.

Le premier type de genèse de l'élite rurale repose sur le système d'exploitation agricole. Le cas classique en est offert par les fermiers, dont les ascensions ont été amplement étudiées à l'époque moderne. Leur ressort est l'exploitation des terres des grands propriétaires, qui nécessite elle-même un capital de départ. Certains métayers toscans et bretons des XIV^e-XV^e siècles, les paysans anglais aisés de la même époque, les gros alleutiers que la recherche récente repère ici et là au haut Moyen Âge, peuvent en offrir des équivalents. Dans tous ces cas, la reproduction est forte d'une génération à l'autre et se fonde sur la terre, quel que soit son mode de tenure, et dans les meilleurs cas –que l'on trouve parmi les fermiers d'Ile-de-France au XVIII^e siècle- sur les capitaux qu'elle permet d'amasser, marchepied non seulement de la reproduction mais de l'ascension sociale.

Un deuxième type se fonde directement sur le niveau de richesse, quelle que soit l'origine de celle-ci. Elle constitue un critère décisif de définition de l'élite et le plus sûr moyen de sa reproduction. On vient de dire que l'affermage nécessite un capital de départ, qu'il fait fructifier, mais on retrouve ce capital initial dans toutes les formes d'émergence de l'élite. Ceux qui deviennent des intermédiaires du pouvoir sont toujours des riches. De même l'acquisition d'un capital culturel vient toujours dans un deuxième temps, après l'accumulation du capital financier initial : dans la société rurale italienne du XIII^e siècle, par exemple –et sans doute en général dans les sociétés méridionales de la fin du Moyen Âge⁶⁸-, le passage par le notariat est une deuxième étape de l'ascension sociale, accomplie par les fils ou les petits-fils de ceux qui ont commencé à accumuler la richesse foncière et mobilière.

Un troisième mode de production des élites correspond aux fonctions d'intermédiaires en tous genres : intermédiaires du prélèvement et du pouvoir seigneurial ou de l'Etat, mais aussi intermédiaires culturels et spirituels –le curé et le notaire-, intermédiaires des échanges, du crédit, organisateurs de la production et de sa commercialisation... On regroupe donc sous ce terme d'intermédiaires des fonctions extrêmement variées, mais qui ont en commun –selon les termes de Mendras- de mettre en relation société englobante et société englobée. Les intermédiaires dont nous parlons sont issus de la société englobée elle-même ; la réussite dans leurs fonctions peut d'ailleurs la leur faire quitter : ainsi les riches paysans qui réussissent à se glisser dans la noblesse ou, plus aisément, deviennent citadins et changent dès lors de figure dans leurs rapports avec leurs anciens congénères.

Le quatrième mode de production des élites, que nous avons identifié recoupe en partie le précédent : il s'agit des systèmes d'organisation socio-politiques, Etat, seigneurie, communauté villageoise, sans oublier l'Église. L'exercice du pouvoir local au sein de ces institutions est un moyen de choix pour s'imposer dans la communauté. Ceux qui l'adoptent le combinent généralement avec d'autres formes d'affirmation : ils sont souvent aussi les intermédiaires du prélèvement ou les intermédiaires culturels. On n'a certes pas attendu le XIX^e siècle pour voir s'affirmer l'influence du petit notable qui incarne cette suprématie locale : dès le XII^e siècle, le XIII^e au plus tard,

⁶⁸ Ainsi en Faucigny : Carrier 2001, p. 487-489 ; chez les questaux du Sud-Ouest : Hautefeuille, dans ce volume.

apparaissent un peu partout en Europe des communautés rurales plus ou moins autonomes, dont l'Etat –qu'il s'agisse du roi, du prince ou de la commune urbaine- joue comme contrepoids aux seigneurs locaux. L'élite rurale va se configurer désormais autour des hommes qui se sont placés à la tête des communautés grâce à leur richesse, leur culture et leur autorité. C'est à la fois pour eux un mode de reconnaissance formalisé, avec un titre officiel, et une façon supplémentaire de se poser en intermédiaires envers la société englobante.

Les combinaisons entre ces différents modes de production et de reproduction des élites sont multiples et se présentent comme la règle : l'agent seigneurial peut être aussi un gros propriétaire et il doit en tout cas disposer de ressources financières propres ; quant aux chefs des communautés, ce sont d'abord des hommes riches et influents. Le clergé rural, comme les notaires et autres hommes de l'écrit et du droit, est lui aussi issu de l'élite locale : l'investissement éducatif est pour celle-ci une façon de conforter ses positions, à l'égal de l'affermage d'un domaine. En résumé, l'affirmation dans un champ d'action –normalement l'action économique pour commencer- entraîne presque inmanquablement l'acquisition d'autres positions de supériorité, politiques, culturelles ou autres.

Appendice 2 : Deux sources d'inspiration sociologiques : Mendras et Chayanov

Puisqu'il s'agit d'élites, on pourrait, bien sûr, choisir comme référence sociologique Pareto comme on cela a été fait plus ou moins explicitement pour les élites du haut Moyen Âge ; mais sa théorie, en-dehors même des réserves qu'elle peut susciter, reste trop générale pour être très utile dans le cas présent.

Le bouquet de références sociologiques utile pour analyser les élites rurales concernerait plutôt vers des groupes très différents, mais comparables par leur évolution : cadres, ouvriers (cf. introduction au séminaire).

Dans notre cas, la référence majeure est en tout cas les notables ruraux de Mendras.

Henri Mendras : les sociétés paysannes et leurs notables

L'analyse fonctionnelle des élites rurales, de leur rôle dans la société, se réfère à la sociologie rurale, en la personne surtout de Mendras : c'est le type même de travaux très importants, qu'on ne peut pas ignorer lorsqu'on étudie une société du passé, mais dont on doit bien voir les aspects qui ont été dépassés.

Henri Mendras, *La fin des paysans*, 1967 ; *Sociétés paysannes*, 1995. Et manuels de sociologie.

Les grands caractères de la société paysanne selon Mendras⁶⁹ :

-noter d'abord le terme « sociétés paysannes » : différence avec rural : Jessenne et moi avons choisi après mûre réflexion d'employer « élites

⁶⁹ Philippe Deubel, Marc Montoussé, Serge d'Agostino, *Dictionnaire des auteurs en sciences économiques et sociales* ; bon C.R. de *Sociétés paysannes* dans *Tiers monde*, 19 (1978), p. 666-668 (en ligne : Persée). Moins bon dans *Revue franç. de sociologie*, 1977, p. 144-146 (en ligne).

rurales » (et non les élites paysannes). Mais pour Mendras la société paysanne comprend aussi ceux qui ne cultivent pas la terre mais font partie de la communauté rurale : les élites paysannes (qu'il appelle notables) sont à peu près ce que nous appelons élites rurales

-autonomie relative des sociétés paysannes envers une société englobante. Il n'y a de paysans, au sens de Mendras, que lorsqu'il y a une société englobante de type différent, c'est-à-dire depuis l'essor urbain et marchand de l'Europe, que Mendras place après l'an mil. C'est le rapport avec la société englobante qui permet de définir le paysan. La société paysanne apparaît ainsi avec la colonisation européenne en Afrique ; à l'époque où écrit Mendras elle se développe rapidement dans le Tiers monde. Elle disparaît lorsqu'elle est entièrement intégrée à la société englobante par le marché : d'où le titre de son livre « La fin des paysans », qui évoque précisément la disparition de cette société, dont Mendras est le témoin.

-les rapports entre société englobante et société paysanne sont faits de prélèvements de ressources –parfois jusqu'à épuisement- et d'hommes (exode rural), et de domination culturelle.

-importance du groupe domestique dans l'organisation économique et sociale. Les stratégies concernent essentiellement les mariages et le patrimoine.

-tendance à l'autarcie, à l'autoconsommation

-interconnaissance

-rôle des notables (mot utilisé par Mendras), médiateurs entre la communauté et la société englobante.

Chayanov

Une autre grande source d'inspiration pour toute enquête sur les sociétés rurales.

Sa vie, son œuvre

Alexandre Vasilevich Chayanov (ou Tchayanov, Çayanov), né en 1888 dans l'intelligentsia russe, commence dès 22 ans à Moscou une activité consacrée à l'économie agraire comme enseignant et débatteur ; c'est un des personnages majeurs dans ce domaine en Russie, et il le reste après la révolution ; de 1919 à 1930, il dirige un grand institut d'économie agraire près de Moscou, et il est l'économiste rural le plus influent en URSS. Ses idées ont pourtant toujours été globalement opposées au marxisme, et ses projets pour l'agriculture russe très éloignés de ceux qu'a réalisés le gouvernement : Chayanov voyait l'avenir dans le maintien des petites exploitations familiales, regroupées en coopératives mais indépendantes. Conception sociale assez conservatrice, qu'il a exprimée aussi dans des œuvres de fiction, essais et pièces de théâtre. En 1930 il est victime des purges staliniennes (en même temps que Kondratiev, qui occupe une position analogue, et d'autres économistes) : accusé d'idées petit-bourgeoises, il est ensuite convaincu d'avoir saboté la production agricole, et disparaît ; il serait mort dans un camp ou une prison en 1939.

Sa théorie de l'« économie paysanne » a été élaborée d'après les enquêtes réalisées à partir des années 1860 par les zemstvos. Chayanov fait partie de

ceux qui veulent rationaliser et rendre efficace le mouvement de l'intelligentsia en faveur des paysans après la libération des serfs : cette deuxième génération d'intellectuels animés de préoccupations sociales—après la première vague qui était allée directement dans les villages pour aider les paysans, avec un succès mitigé—pense nécessaire d'étudier scientifiquement le sort des moujiks pour proposer des améliorations : d'où une série d'enquêtes qui accumulent une énorme masse de documentation, d'ailleurs plus ou moins utilisable. Marx aurait appris le russe exprès pour lire ces enquêtes, et il a laissé plusieurs cahiers de notes sur elles. Chayanov fait donc de l'économie agraire dans un but pratique : son travail vise à mieux organiser la production agricole sans attendre d'éventuels changements politiques, et en conservant la petite exploitation dont il faut seulement intensifier la production (son courant de pensée s'appelle « Ecole de l'organisation et de la production »). L'exploitation familiale doit se maintenir comme une forme majeure de la production. Elle peut être compétitive avec la grande exploitation, parce que le paysan, n'employant pas de main d'œuvre, a toute liberté de manœuvre. La coopérative est un des moyens pour la rendre plus efficace. Lorsque Lénine propose de transformer en fermes d'Etat les grands domaines qu'il faut confisquer, Chayanov est d'accord sur la confiscation, mais pour redistribuer les terres à de petits paysans.

Grandes idées de Chayanov

La ferme familiale (n'employant pas de main-d'œuvre salariée) est selon Chayanov la base de l'économie agricole russe. L'objectif du paysan n'est pas le profit maximum comme le dit Marx, mais l'équilibre entre le bien-être de la famille et le travail : pas question de s'user au travail si le profit qu'on en retire n'est que marginal.

D'autre part, ce n'est pas la tendance à se diviser en classes qui partage la société rurale, mais le cycle démographique qui oppose alternativement les exploitations de jeunes couples, qui ont des besoins importants pour nourrir leurs enfants, et les vieux, qui n'ont plus besoin de beaucoup produire. Ici encore Chayanov s'oppose à Marx, à la fois parce qu'il gomme la lutte des classes, et parce qu'il identifie la consommation (besoins du ménage) et non la production comme facteur premier.

Le reproche classique fait à Chayanov : la société rurale qu'il décrit est immobile, son mouvement est cyclique. Par ailleurs la Russie compte pourtant aussi des grands domaines, mais Chayanov n'en tient pas compte : l'exploitation paysanne est pour lui la base. En fait, la doctrine de Chayanov n'a pas été validée ailleurs que dans la Russie pré-révolutionnaire ; Chayanov lui même a reconnu que le fonctionnement du système qu'il décrit suppose l'accès libre (sans entraves juridiques) des paysans à la terre et une constante disponibilité de terre : cette situation correspond à des pays de faibles densités de peuplement, une faible pression foncière.

Chayanov a rassemblé ces idées dans un volume paru en russe en 1925, mais qui a surtout commencé à être influent à partir de sa traduction anglaise en 1966⁷⁰.

Chayanov a aussi cherché à insérer ces idées « micro » dans une vision « macro », mais avec moins de succès : il voit la petite exploitation familiale comme une des formes de l'économie dans l'histoire de l'humanité, à côté de l'esclavage, du féodalisme, du capitalisme et du socialisme que distinguait Marx. Il lui donne le nom d'« économie paysanne », qui a été adopté en diverses langues depuis sa redécouverte dans les années 60. Deux variantes : économie familiale « naturelle », c'est-à-dire autarcique, et « marchande (*commodity*) », c'est-à-dire avec accès au marché. D'où le titre de son essai qui est sa synthèse la plus aboutie en ce sens : « l'économie non capitaliste » : *Zur Frage einer Theorie der Nichtkapitalistischen Wirtschaftssysteme*⁷¹. La résurrection de Chayanov a d'ailleurs occulté cet aspect globalisant de sa pensée, en insistant sur la micro-analyse de l'exploitation familiale (qui est de toute façon le principal dans la pensée de Chayanov). Selon lui, les théories économiques, tant libérales que marxistes, ne peuvent pas s'appliquer à l'exploitation familiale parce que celle-ci n'a pas à payer de salaires, et que le profit n'est pas son objectif premier.

La diffusion des idées de Chayanov

Trente ans d'oubli

Chayanov a été assez connu à l'étranger de son vivant (en tout cas en Allemagne où certaines de ses œuvres ont été publiées directement), et très connu en Russie malgré les critiques (marxistes surtout) dont il était l'objet. Mais il a été complètement oublié après sa disparition. Même ses œuvres sont difficiles à trouver : la bibliographie donnée dans le volume *The Theory of Peasant Economy* prend soin de préciser dans quelles bibliothèques se trouvent les différentes œuvres : BNF, universités américaines, Helsinki... La plupart n'existent qu'en russe, et certaines versions semblent avoir complètement disparu, ou n'avoir jamais été publiées. Dans une liste des auteurs qui ont cité Chayanov entre 1928 et 1960⁷², je ne reconnais guère que Sombart⁷³ et M. Postan –lui-même russe d'origine⁷⁴. La liste de ces auteurs qui citent Chayanov est d'ailleurs très courte : 12 titres, dont 9 entre 1928 et 1949 et les 3 autres en 1959-1960.

En somme, du vivant de Chayanov, seuls quelques Occidentaux avaient eu accès à ses ouvrages et à ses nombreux opuscules sur l'économie rurale russe, dont la diffusion restait confidentielle hors de l'URSS, où Chayanov

⁷⁰ A.V. Chayanov, *The Theory of Peasant Economy*, éd. D. Thorner, B. Kerblay et R.E.F. Smith, The American Economic Association, Homewood (Illinois), 1966.

⁷¹ Traduit dans le volume *The Theory of Peasant Economy*, à la suite de l'essai de ce titre.

⁷² B. Kerblay, préface à *The Theory of Peasant Economy*, p. XXV.

⁷³ W. Sombart, *Der moderne Kapitalismus*, 1928.

⁷⁴ M. Postan, « Heriots and Prices on Winchester Manors », *Economic History Review*, 1959 ; *Id.*, *The Charters of the Villeins*, dans C.N.L. Brooke and M.M. Postan (éd.), *Carte Nativorum. A Peterborough Abbey Cartulary of the Fourteenth Century*, Oxford, 1960, p. XXVIII-LX ; rééd. dans *Id.*, *Essays on Medieval Agriculture and General Problems of the Medieval Economy*, Cambridge, 1973, p. 107-149. La préface de Postan à l'édition des *Carte Nativorum* de Peterborough –un exceptionnel « cartulaire paysan » qu'il avait découvert en 1938– a constitué le point de départ des études britanniques sur le marché de la terre, imprégnées de références chayanoviennes.

avait d'ailleurs beaucoup d'ennemis. Encore plus oubliée après sa disparition, l'œuvre de Chayanov a trouvé une diffusion et une influence inattendues 30 ans plus tard⁷⁵.

La diffusion mondiale des idées de Chayanov après 1960

Un des premiers adeptes de Chayanov, Michael Postan, lui-même d'origine russe et intéressé par les courants de pensée en URSS, avait commencé à diffuser ses idées chez les médiévistes anglais dès le début des années 60, en les plaçant au centre de la réflexion sur le marché de la terre qui prenait alors naissance⁷⁶. Mais ce n'est qu'avec l'édition américaine des œuvres majeures de Chayanov, en 1966, que ses idées vont être assimilées par bon nombre d'historiens et de spécialistes d'autres sciences sociales. Les idées de Chayanov circulent dès lors d'un domaine scientifique à l'autre, d'un continent à l'autre. L'édition américaine est produite par deux chercheurs de l'EHESS –alors encore VIe section de l'EPHE–, Daniel Thorner et Basile Kerblay, qui dirigeront ensuite une édition française⁷⁷. Chayanov ne fait cependant guère fortune chez les historiens français : Maurice Aymard ou Emmanuel Le Roy Ladurie, et déjà Fernand Braudel, le connaissent et le discutent, mais les médiévistes l'ignorent⁷⁸. En revanche les œuvres de Chayanov se diffusent parmi les historiens espagnols, via ceux d'entre eux qui se sont exilés en Amérique latine pendant le franquisme ; ils trouvent là-bas des foyers d'intérêt pour les idées de Chayanov, qui sont intégrées au débat sur le développement des pays du Tiers-Monde : ainsi s'explique la traduction espagnole de ses œuvres à Buenos Aires en 1974, directement du russe, suivie de celle de l'édition Kerblay et Thorner à Mexico en 1981. Pierre Vilar consacre un long article en espagnol à discuter la notion d'«économie paysanne» diffusée par Thorner⁷⁹. L'établissement du régime militaire en Argentine suscite un nouveau flux d'historiens et d'idées, en sens inverse cette fois ; chez les médiévistes, c'est Reyna Pastor qui apporte ce bagage en Espagne lorsqu'elle s'y installe après le rétablissement de la démocratie. En Italie les œuvres de Chayanov sont traduites en 1988. Il s'agit justement des pays où le marché de la terre devient peu après un thème de recherche : la thématique chayanovienne va donc tout naturellement être intégrée à la problématique des premières rencontres.

Ce qu'on a surtout retenu de Chayanov : dans un système de libre accès des cultivateurs à la terre –en pleine propriété ou en tenure héréditaire– le marché de la terre est dominé par l'évolution cyclique de la taille des

⁷⁵ Sur les idées de Chayanov et leur réception par les historiens occidentaux, on peut voir, au sein d'une bibliographie désormais abondante : D. Thorner, *L'économie paysanne : concept pour l'histoire économique ?*, dans *Annales ESC*, 1964, p. 417-432

⁷⁶ P. Gatrell, *Studies of Medieval English Society in a Russian Context*, dans *Past and Present*, XCVI (1982), p. 22-50 ; cf. F. Menant, « Comment le marché de la terre est devenu un thème de recherche pour les historiens du Moyen Âge », dans *Le marché de la terre au Moyen Âge*, dir. Ch. Wickham et L. Feller, Rome, 2005, p. 195-216.

⁷⁷ A.V. Chayanov, *Œuvres choisies*, éd. B. Kerblay, La Haye, 1967 ; et bien plus tard : A.V. Tchayanov, *L'organisation de l'économie paysanne*, Paris, 1990.

⁷⁸ À, au moins, une exception près : E. Patlagean, « Économie paysanne » et « féodalité byzantine », dans *Annales ESC*, 1975, p. 1371-1396 ; rééd. dans Ead., *Structures sociales, famille, chrétienté à Byzance, IVe-XIe siècle*, Londres, 1981, article III. Voir aussi D. Herlihy et C. Klapisch, *Les Toscans et leurs familles. Une étude du catasto florentin de 1427*, Paris, 1978, p. 491-512.

⁷⁹ P. Vilar, *Reflexiones sobre la noción de "economía campesina"*, dans G. Anes (éd.), *La economía agraria en la historia de España. Propiedad, explotación, comercialización, rentas*, Madrid, 1979, p. 351-386.

exploitations familiales ; les exploitants vendent de la terre lorsqu'ils n'ont plus d'enfants à charge, et en achètent lorsqu'ils ont besoin de nourrir une famille en croissance. C'est le moteur principal du commentaire de Postan aux *Charters of the Villeins*, et le centre de la discussion des Anglo-saxons là-dessus ensuite. Les idées de Chayanov reparaissent ensuite explicitement, avec des nuances, chez Giovanni Levi, Le Roy Ladurie, Aymard, et il y a toute une discussion sur le concept d'« économie paysanne » en Espagne dans les années 70, par exemple autour de Pierre Vilar et de Reyna Pastor. Le mouvement s'étend ensuite à l'économie des pays en voie de développement⁸⁰. Les médiévistes anglo-saxons, espagnols, italiens, connaissent les idées de Chayanov, même s'ils ne les appliquent pas toujours directement : ils en tirent au moins un schéma à combiner à d'autres. Ex. Josep Maria Salrach, dans son article « El mercado de la tierra en la economia campesina medieval. Datos de fuentes catalanas » (*Hispania*, 1995) : le titre lui-même est une référence à Chayanov (« economia campesina »), largement explicitée dans l'article ; Salrach la combine avec une autre lecture, d'inspiration marxiste : le développement du féodalisme catalan, étouffant la « economia campesina » des alleutiers du Xe s., sur une thématique bonnassienne largement reprise par l'historiographie catalane. L'article de Salrach –intéressant dans notre optique parce que volontairement très théorique –fournit des éléments concrets de vérification de Chayanov (p. 942) : aux XVe-XVIe s. en Catalogne, le marché de la terre se déroule essentiellement entre paysans (propriétaires ou emphytéotes), les seigneurs préférant acheter des rentes : « le seigneur est davantage rentier, le paysan davantage 'entrepreneur' ». Et entre paysans, la vente de terres l'emporte sur la pratique de la sous-location des tenures (par un tenancier qui a trop de terre, à un autre paysan qui en manque) ; ce marché ne produit guère d'accumulation/paupérisation parmi les paysans, et « on a l'impression très forte qu'il existe dans la communauté une petite frange de terres qui circule et change de mains, comme une quantité élastique avec laquelle on ajuste les surfaces des exploitations aux possibilités économiques (force de travail, réserves de capital) de leurs occupants ».

Appendice 3 : Iconographie des élites rurales

4 images évoquant les rôles sociaux des élites rurales et l'influence des principaux facteurs dans leur définition :

- En haut à g. : régisseur (à dr.) donnant des instructions à un paysan. « TERENCE des ducs », ms. enluminé, v. 1410, ayant appartenu aux ducs de Bourgogne, bibl. Arsenal. On note la différence entre les tailles (le régisseur est nettement plus grand que le paysan) et entre les vêtements (ceux du régisseur sont cossus, ceux du paysan plus simples). Le régisseur porte à la ceinture ce qui semble être une bourse et/ou un poignard ou une épée courte. Le château à l'arrière-plan situe le cadre général des rapports entre les personnages : la seigneurie.
- En haut à dr. : le régisseur (à g.) et le seigneur. Même rapport que dans l'image précédente entre la qualité des vêtements et les attitudes (le seigneur

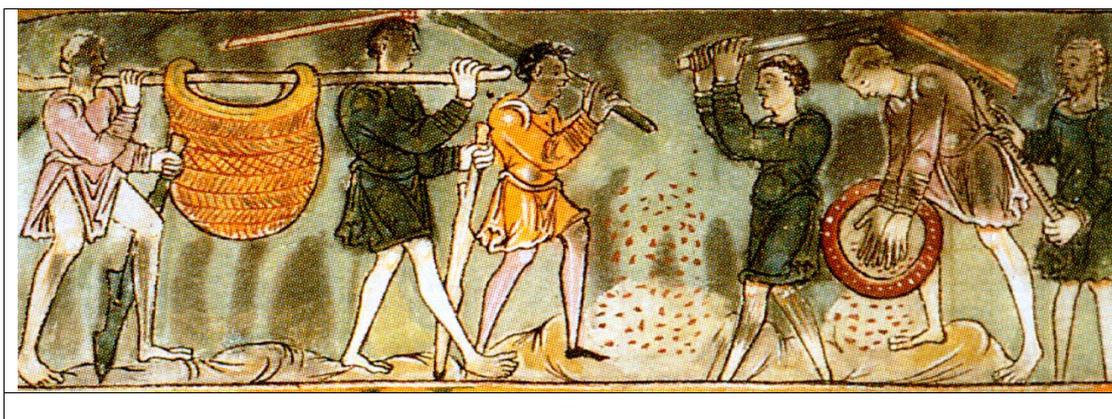
⁸⁰Par ex. le livre de Philip Huang, *The peasant family and rural development in the Yangzi delta, 1350-1988*, Stanford, California, 1990, entraînant un article critique de Pablo Sanchez Leon, *Hispania*, 1995.

donne des instructions, le régisseur semble les commenter ou les discuter). En revanche, les tailles des personnages ne présentent que peu de différence.

Au milieu : scène de battage du blé ; à droite, un agent seigneurial –vêtu à peu près comme les paysans-, muni d'une baguette de taille qui sert à tenir le compte du versement des redevances. Calendrier de Christ Church, Canterbury, fin du XIe siècle, mois de décembre.

Commentaire de Ludolf Kuchenbuch, « Les baguettes de taille au Moyen Âge : un moyen de calcul sans écriture ? », dans N. Coquery, F. Menant et F. Weber, *Ecrire, compter, mesurer. Vers une histoire des rationalités pratiques*, Paris, 2006 : L'enluminure du mois de décembre met en scène un travail typique de la saison : le battage et le vannage des grains sur l'aire, qui se font sous contrôle. Quatre scènes se succèdent dans le sens de la lecture : le transport des grains dans un panier porté par deux personnages sur leurs épaules, le battage par deux autres personnages qui travaillent avec des fléaux articulés, le vannage par un autre homme courbé et enfin, sur le bord droit, une figure de surveillant, tenant dans ses mains un bâton qui est encoché sur ses deux faces et sur les arêtes visibles. Ces scènes représentent quatre services qui s'enchaînent. Le sens de la représentation de la baguette à entailles est selon moi le suivant : il s'agit du contrôle par le surveillant de la perte de quantité ou du gain de poids qui accompagne le battage et le nettoyage des grains. Il se produit un changement de quantité qui se traduit par un changement de mesure. Le nombre des paniers apportés ne correspond pas à celui des paniers à remporter. La façon dont s'accomplit la suite du transport vers le moulin ou le grenier de la seigneurie, vraisemblablement dans des paniers plus petits et plus solides, n'est pas représentée. C'est donc en tant qu'instrument de contrôle dans les corvées de traitement des grains et en tant qu'outil accompagnant le changement de mesure que la baguette à entailles est ici utilisée. Elle appartient, dans les représentations de l'époque, à l'ensemble des *instrumenta* servant au prélèvement seigneurial sur les produits agricoles, et elle est dans la main d'un agent : il s'agit d'un signe de pouvoir dans les campagnes.

En bas : une paysanne aisée, à cheval, allant au marché ; elle semble transporter des œufs dans son panier. Élégance du costume, distinction équestre, commercialisation. Dessin colorié, album de Tobias de Hagen de Nuremberg. La légende est en anglais, curieusement.



Orientation bibliographique

Voir une bibliographie plus complète (en particulier des ouvrages généraux et des monographies⁸¹) en appendice à J.-P. Jessenne et F. Menant, « Introduction », dans *Les élites rurales dans l'Europe médiévale et moderne. 27es Journées internationales de l'abbaye de Flaran, 9 et 10 septembre 2005*, dir. J.-P. Jessenne et F. Menant, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2007, p. 7-52.

Quelques travaux de sociologie rurale et d'histoire sociale des campagnes à l'époque moderne

Annie Antoine (dir.) *Campagnes de l'Ouest. Stratigraphie et relations sociales dans l'histoire*, Rennes, 1999.

Henri Mendras, *Sociétés paysannes*, Paris, 1976.

Werner Rösener, *Les paysans dans l'histoire de l'Europe*, Paris, 1994.

Gérard Béaur, « Les catégorisations sociales à la campagne : repenser un instrument d'analyse », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 1999, t. 1, p.176 suiv.

Marc Bloch (outre les « grands classiques »), 2 textes repris dans *La terre et le paysan*, Paris 1999 : « Comment écrire l'histoire d'un village » et « Types de structures sociales dans la vie rurale française ».

John Blum, « The Internal Structure and Polity of the European Village Community of the 15th to the 19th Century », *Journal of Modern History*, 43, 1971, p. 541-576.

Pierre Bourdieu, « La paysannerie, une classe-objet », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 17-18, 1977, p. 2-5.

Jean-Marc Moriceau, *Les fermiers de l'Île-de-France, XVe-XVIIIe siècle*, Paris, 1994.

Quelques travaux sur la stratification sociale des campagnes médiévales

Daniel Pichot, « Réflexions sur la stratification sociale dans les villages de l'ouest de la France (XIe-XIIIe siècle) », dans A. Antoine (dir.), *Des animaux et des hommes : économie et sociétés rurales en France, XIe-XIXe siècles*, *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, 106/1, 1999, p. 139-157.

Michael Moissej Postan, « Legal status and economic condition in medieval villages », dans *Id.*, *Essays on Medieval Agriculture and General Problems of the Medieval Economy*, Cambridge, 1973, p. 278-289 (version abrégée dans M. M. Postan (dir.), *The Cambridge Economic History of Europe. I. The Agrarian Life of the Middle Ages*, Cambridge, 2e éd., 1966, p. 604-617).

James Ambrose Raftis, « Social Structures in Five East Midland Villages. A study of possibilities in the use of court rolls data », *Economic History Review*, XVIII, 1965, p. 92-99.

James Ambrose Raftis, « The Concentration of Responsibility in Five Villages », *Mediaeval Studies*, XXVIII, 1966, p. 92-118.

Zvi Razi, « The Toronto School's Reconstitution of Medieval Peasant Society : A Critical View », *Past and Present*, 85, 1978, p. 141-157.

Roland Viader, « Maisons et communautés dans les sociétés montagnardes », dans *Montagnes médiévales*, Paris, 2004, p. 263-291.

Chris Wickham, « Problems of comparing rural societies in Early Medieval Western Europe », *Transactions of the Royal Historical Society*, 2, 1992, p. 221-246 ; rééd. dans *Id.*, *Land and Power. Studies in Italian and European Social History 400-1200*, Londres, 1994, p. 201-226.

Quelques monographies sur la société rurale et la collectivité villageoise

Pierre Bonnassie, *La Catalogne du milieu du Xe à la fin du XIe siècle. Croissance et mutations d'une société*, Toulouse, 1975-1976 (rééd. Paris, 1990).

Monique Bourin-Derruau, *Villages médiévaux en bas Languedoc (Xe-XIVe siècles). Genèse d'une sociabilité*, Paris, 1987.

Nicolas Carrier, *La vie montagnarde en Faucigny à la fin du Moyen Âge. Économie et société, fin XIIIe-début XVIe siècle*, Paris, 2001.

Benoît Cursente, *Des maisons et des hommes. La Gascogne médiévale (XIe-XVe siècle)*, Toulouse, 1998.

Wendy Davies, *Small Worlds. Community in Early Medieval Brittany*, Berkeley-Los Angeles, 1988.

⁸¹ La plupart des études qui se placent dans le cadre médiéval d'une région petite ou grande –en particulier les thèses françaises issues d'une tradition monographique très active jusqu'aux années 80 du siècle dernier– comprennent quelques pages sur des groupes sociaux correspondant plus ou moins à ceux dont il est question ici. On a retenu celles qui leur accordent une importance particulière ou apportent des éléments originaux ; même limitée par ce choix et par l'impossibilité de lire tous les produits d'un genre historique à la fois abondant et assez répétitif, la liste est déjà longue.

- Georges Duby, *La société aux XIe et XIIe siècles dans la région mâconnaise*, Paris, 1953 (rééd. 1971).
- Christopher Dyer, *Lords and Peasants in a Changing Society. The Estates of the Bishopric of Worcester, 680-1540*, Cambridge, 1980.
- Laurent Feller, *Les Abruzzes médiévales. Territoire, économie et société en Italie centrale du IXe au XIIe siècle*, Rome, 1998.
- Robert Fossier, *La terre et les hommes en Picardie jusqu'à la fin du XIIIe siècle*, Louvain-Paris, 1968 (rééd. Amiens, 1987).
- Guy Fourquin, *Les campagnes de la région parisienne à la fin du Moyen Âge (du milieu du XIIIe siècle au début du XVIe siècle)*, Paris, 1962.
- Antoni Furió, *Camperols del País Valencià. Sueca, una comunitat rural a la tardor de l'État Mitjana*, Valence, 1982.
- Emmanuel Le Roy Ladurie, *Montaillou, village occitan de 1294 à 1324*, Paris, 1975 (et rééd.)
- Pierre Toubert, *Les structures du Latium médiéval. Le Latium méridional et la Sabine du IXe siècle à la fin du XIIe siècle*, Rome, 1973.
- Roland Viader, *L'Andorre du IXe au XIVe siècle. Montagne, féodalité et communauté*, Toulouse, 2003.

Travaux spécifiques sur les élites rurales

Les élites rurales dans l'Europe médiévale et moderne. 27es Journées internationales de l'abbaye de Flaran, 9 et 10 septembre 2005, dir. J.-P. Jessenne et F. Menant, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, 2007.

- B. Arnold, « Instruments of Power : the Profile and Profession of *Ministeriales* Within German Aristocratic Society, 1050-1225 », dans T. Bisson (dir.), *Cultures of Power : Lordship, Status, and Process in Twelfth-Century Europe*, Philadelphie, 1995, p. 36-55.
- Pere Benito, *Senyoria de la terra i tinença pagesa al comtat de Barcelona, segles XI-XIII*, Barcelone, 2003, chap. 7 et 8 : « L'ascens d'una elit pagesa : (I) tinençes avantatjoses, (II) la tinença ampliada », p. 267-338.
- Maurice Berthe, « Marché de la terre et hiérarchies paysannes dans le Lauragais toulousain, vers 1270 - vers 1320 », dans Mornet, *Campagnes médiévales...* p. 297-312.
- Marc Bloch, « Un problème d'histoire comparée : la ministérialité en France et en Allemagne » (1928), rééd. dans *Id.*, *Mélanges historiques*, Paris, I, 1953, p. 503-528.
- Jacques Beauroy, « Offices manoriaux et stratification sociale à Heacham (Norfolk) (1285-1324) », dans *Les communautés villageoises ...*, p. 237-244.
- Pierre Bonnassie (éd.), *Le clergé rural dans l'Europe médiévale et moderne, Flaran XIII*, Toulouse, 1995.
- Piero Brancoli Busdraghi, « 'Masnada' e 'boni homines' come strumento di dominio delle signorie rurali in Toscana (secoli XI-XIII) », dans G. Dilcher et C. Violante (dir.), *Strutture e trasformazioni della signoria rurale nei secoli X-XIII*, Bologne 1996, p. 287-342.
- Giovanni Cherubini, « Sviluppo economico e stratificazione sociale nelle campagne europee (secoli XII-XVI) », dans A. Guarducci (éd.), *Gerarchie economiche e gerarchie sociali, secoli XII-XVIII*, Florence, 1990, p. 7-31.
- Thierry Claerr, « Restauration seigneuriale et contestation paysanne en Ile-de-France à la fin du XVe siècle », *Histoire et sociétés rurales*, 14, 2000/2, p. 201-216.
- Michel Colardelle, Eric Verdel, *Chevaliers-paysans de l'an mil. Au lac de Paladru*, Paris, 1993.
- Michel Colardelle, Eric Verdel (dir.), *Les habitats du lac de Paladru (Isère) dans leur environnement. La formation d'un terroir au XIe siècle*, DAF 40, Paris, 1993.
- Benoît Cursente, « Puissance, servitude, liberté. Les 'casalers' gascons au Moyen Âge », *Histoire et Sociétés Rurales*, 6 (1996/2), p. 31-50.
- Benoît Cursente, « La société rurale gasconne au miroir des cartulaires (XIe-XIIIe s.) : notables du fisc ou paysans ? », dans *Villages et villageois au Moyen Âge*, Paris, 1992, p. 53-65.
- Gina Fasoli, « Prestazioni in natura nell'ordinamento economico feudale : feudi ministeriali dell'Italia nord-orientale », dans *Storia d'Italia, Annali, 6 : Economia naturale, economia monetaria*, Turin 1983, p. 65-89.
- Laurent Feller, Agnès Gramain, Florence Weber, *La fortune de Karol : marché de la terre et liens personnels dans les Abruzzes au haut Moyen Âge*, Rome, 2005.
- Etienne Fournial, « Une famille de « pagès » du Rouergue (XIIIe-XVe siècle) », dans *Cadres de vie et société dans le Midi médiéval. Hommage à Charles Higounet, Annales du Midi*, 102, 1990, p. 179-186.

- Paul Freedman, « La condition des paysans dans un village catalan du XIII^e siècle », *Annales du Midi*, 94, 1982, p. 231-244.
- François-Louis Ganshof, *Etude sur les ministeriales en Flandre et en Lotharingie*, Bruxelles, 1926.
- Hans Werner Goetz, « Social and Military Institutions », dans *The New Cambridge Medieval History*, R. McKitterick (dir.) t. II : c. 700-c. 900, Cambridge, 1995, p. 451-480.
- Rodney H. Hilton, « Reasons for inequality among medieval peasants », *Journal of Peasant Studies*, V, 1978, p. 271-283 ; rééd. dans *Id.*, *Class conflict and the crisis of feudalism. Essays in medieval social history*, Londres, 1985, p. 139-151.
- Juan J. Larrea, « La infanzonía en una perspectiva comparada : infanzones y arimanni del ordenamiento público al feudal », dans P. Bonnassie (dir.) *Fiefs et féodalité dans l'Europe méridionale (Italie, France du Midi, Péninsule Ibérique) du Xe au XIII^e siècle*, Toulouse, 2002, p. 363-396.
- Régine Le Jan, « À la recherche des élites rurales du début du VIII^e siècle : le "notaire" alsacien Chrodoïn », dans *L'Église et la société entre Seine et Rhin (Ve-XVI^e siècle). En l'honneur de Bernard Delmaire*, *Revue du Nord*, 86, 2004, p. 485-498.
- François Menant, « Les écuyers (*scutiferi*), vassaux paysans d'Italie du Nord au XII^e siècle », dans *Structures féodales et féodalisme dans l'Occident méditerranéen (Xe-XIII^e s.)*, Rome, 1980, p. 285-297 ; rééd. dans *Id.*, *Lombardia feudale. Studi sull'aristocrazia padana nei secoli X-XIII*, Milan, 1992, p. 276-293.
- François Menant, « Élités rurales serviles au XIII^e siècle : autour d'Ambroise Grassi, *homo de maxinata* de S. Giulia de Brescia », dans Puer Apulie. *Mélanges offerts à Jean-Marie Martin*, éd. E. Cuozzo, V. Déroche, A. Peters-Custot et V. Prigent, Paris, 2009, p. 185-197.
- Joseph Morsel, « La société laïque. Ascension des ministériaux », dans M. Parisse (dir.) *L'Allemagne au XIII^e siècle*, Paris, 1994, p. 113-121.
- Fabrice Mouthon, « Les élites rurales du Bordelais bas-médiéval à travers les sources notariales (fin XV^e-début XVI^e siècle). Méthodes d'identification et apport à l'étude de l'organisation de l'espace », dans Antoine, *Campagnes de l'Ouest...*, p. 493-509.
- Claudio Sánchez-Albornoz, « Pequeños propietarios libres en el reino asturleonés. Su realidad histórica », dans *Agricultura e mondo rurale in Occidente nell'alto Medioevo*, *Settimane di Spoleto*, 13 (1965), Spolète, 1966, p. 183-222.
- Jean-Luc Sarrazin J.-L., « La paysannerie saunière des marais de la Baie à la fin du Moyen Âge », dans Antoine, *Campagnes de l'Ouest...*, p. 185-200.
- Étienne Renard, « Une élite paysanne en crise ? Le poids des charges militaires pour les petits alleutiers entre Loire et Rhin au IX^e siècle », dans Bougard, Feller, Le Jan, *Les élites au haut Moyen Âge...*, p. 315-337.
- Giovanni Tabacco, *I liberi del re nell'Italia carolingia e postcarolingia*, Spolète, 1966.
- Pierre Toubert, « La liberté personnelle au haut Moyen Âge et le problème des *arimanni* », *Le Moyen Âge*, 73 (1967), p. 11-26 ; rééd. dans *Id.*, *Études sur l'Italie médiévale (IX^e-XIV^e siècles)*, Londres, 1976.
- Chris Wickham, « Vendite di terre e mercato della terra in Toscana nel secolo XI », *Quaderni Storici*, LXV, 1987, p. 355-377.
- Benedykt Zientara, « Une voie d'ascension sociale aux XII^e-XIV^e siècles : les 'locatores' en Europe centrale », dans A. Guarducci (éd.), *Gerarchie economica e gerarchie sociali, secoli XII-XVIII*, Florence, 1990, p. 33-52.
- Kurt Andermann, Peter Johaneck (dir.), *Zwischen Nicht-Adel und Adel*, Stuttgart, 2001.

Culture

- Duccio Balestracci, *La zappa e la retorica : memorie familiari di un contadino toscano del Quattrocento*, Florence, 1984 (trad. angl., Philadelphie, 1999).
- Duccio Balestracci, *Cilastro che sapeva leggere. Alfabetizzazione e istruzione nelle campagne toscane alla fine del Medioevo (XIV-XVI secolo)*, Sienne, 2005.
- Michael T. Clanchy, *From Memory to Written Record. England 1066-1307*, Oxford, 1993.
- Sylvette Guilbert, « Les écoles rurales en Champagne au XV^e siècle : enseignement et promotion sociale », dans *Les entrées dans la vie : initiations et apprentissages*, Nancy, 1982, p. 127-148.
- Florent Hautefeuille, « Livre de compte ou livre de raison : le registre d'une famille de paysans quercynois, les Guitard de Saint-Anthet (1417-1526) », dans N. Coquery, F. Menant, F. Weber (dir.), *Écrire, compter, mesurer. Vers une histoire des rationalités pratiques*, Paris, 2006.
- Steven Justice, *Writing and rebellion : England in 1381*, Berkeley, 1996.
- François Menant, « L'anthroponymie du monde rural », dans *L'anthroponymie, document de l'histoire sociale des mondes médiévaux méditerranéens*, Rome, 1996, p. 349-363.

Communautés, rapports avec le pouvoir seigneurial, chartes de franchise

- Stéphane Boissellier, « Des franchises aux coutumes : la formation et l'évolution du prélèvement seigneurial (l'exemple d'Évora 1165-1280) », dans Bourin, Martínez Sopena, *Pour une anthropologie du prélèvement seigneurial...*, p. 443-496.
- Monique Bourin, « Village communities of the Plain and the Mountain in Languedoc ca 1300 », dans K.L. Reyerson et J. Drendel (dir.), *Urban and rural communities in France : Provence and Languedoc (1000-1500)*, Leyde-Boston-Londres, 1998, p. 131-162.
- Ghislain Brunel, « La France des corvées. Vocabulaire et pistes de recherche », dans Bourin, Martínez Sopena, *Pour une anthropologie du prélèvement seigneurial...*, p. 271-291.
- Germain Butaud, « Villages et villageois du Comtat Venaissin en temps de guerre (milieu XIVe-début XVe siècle) », dans C. Desplat (éd.) *Les villageois face à la guerre, Flaran XXII*, Toulouse, 2002, p. 53-64.
- S. Collavini, « Il prelievo signorile nella Toscana meridionale del XIII secolo : potenzialità delle fonti e primi risultati », dans Bourin, Martínez Sopena, *Pour une anthropologie du prélèvement seigneurial...*, p. 535-550.
- Les communautés villageoises en Europe occidentale du Moyen Âge aux temps modernes, Flaran IV*, Auch, 1984.
- Benoît Cursente, « Franchises et prélèvements dans la France des XIIe-XIIIe siècles. La lettre des chartes et la voix des paysans », dans Bourin, Martínez Sopena, *Pour une anthropologie du prélèvement seigneurial...*, p. 115-132.
- Anne DeWindt, « Peasant Power Structures in Fourteenth-Century King's Ripton », *Mediaeval Studies*, XXXVIII, 1976, p. 236-267.
- Edwin Brezette DeWindt, *Land and people in Holywell-cum-Needlingworth : structures of tenure and patterns of organization in an East Midlands village 1252-1457*, Toronto, 1972.
- Robert Fossier, « Les communautés villageoises en France du Nord au Moyen Âge », dans *Les communautés villageoises...*, p. 29-53 ; rééd. dans *Id, Hommes et villages d'Occident au Moyen Âge*, Paris, 1992, p. 215-244.
- Robert Fossier, « Les chartes de franchise en Picardie : un instrument de disparité sociale », dans *La charte de Beaumont et les franchises municipales entre Loire et Rhin*, Nancy, 1988, p. 177-183 ; rééd. dans *Id., Hommes et villages...*, p. 205-213.
- Robert Fossier, « Les communes rurales au Moyen Âge », *Journal des Savants*, 1992, p. 235-276.
- José A. García de Cortazar, « Les communautés villageoises du Nord de la péninsule ibérique », dans *Les communautés villageoises...*, p. 55-79.
- Francisco García Fitz, « Una frontera caliente. La guerra en las fronteras castellano-musulmanas (siglos XI-XIII) », dans C. de Ayala Martínez, P. Buresi, P. Josserand (dir.), *Identidad y representación de la frontera en la España medieval (siglos XI-XIV)*, Madrid, 2001, p. 159-180.
- Pierre Guichard, André Bazzana, Philippe Sénac, « La frontière dans l'Espagne médiévale », dans *Frontière et peuplement dans le monde méditerranéen au Moyen Age, Castrum 4*, Rome-Madrid, 1992, p. 35-59.
- Enric Guinot Rodríguez, « Chartes de peuplement, seigneuries et rente dans le royaume de Valence (XIIIe-XIVe s.) », dans Bourin, Martínez Sopena, *Pour une anthropologie du prélèvement seigneurial...*, p. 497-516. d.,
- Rodney H. Hilton, « Les communautés villageoises en Angleterre au Moyen Âge », dans *Les communautés villageoises...*, p. 118-128.
- Elena Lourie, « A society organized for war : medieval Spain », *Past and Present*, 35, 1966, p. 54-76.
- Pascual Martínez Sopena, « Autour des fueros et des chartes de franchise dans l'Espagne médiévale », dans Bourin, Martínez Sopena, *Pour une anthropologie du prélèvement seigneurial...*, p. 211-238.
- François Menant, « Les chartes de franchise de l'Italie communale : un tour d'horizon et quelques études de cas », dans Bourin, Martínez Sopena, *Pour une anthropologie du prélèvement seigneurial...*, p. 239-269.
- Monique Bourin, Pascual Martínez Sopena, *Pour une anthropologie du prélèvement seigneurial dans les campagnes médiévales (XIe-XIVe siècles). Réalités et représentations paysannes*, Paris, 2004.
- James F. Powers, *A Society Organized for War : Iberian Municipal Militias, 1000-1288*, Berkeley, 1988.
- Zvi Razi, R. M. Smith (dir.), *Medieval Society and the Manor Court*, Oxford, 1996.
- Phillipp Schofield, « Peasants and the Manor Court : Gossip and Litigation in a Suffolk Village at the Close of the Thirteenth Century », *Past and Present*, 160, 1990, p. 3-42.

- Chris Wickham, *Communautés et clientèles en Toscane au XIIe siècle. Les origines de la commune rurale dans la région de Lucques*, Paris, 2001 (éd. italienne, Rome, 1995).
- Chris Wickham, « La signoria rurale in Toscana », dans G. Dilcher et C. Violante (dir.), *Strutture e trasformazioni della signoria rurale nei secoli X-XIII*, Bologne, 1996, p. 343-409.
- Chris Wickham, « Property Ownership and Signorial Power in Twelfth-Century Tuscany », dans Davies, Fouracre, *Property and Power...*, p. 221-244.

Expression politique des élites rurales et rôle dans les révoltes paysannes

- Isabel Alfonso, « La contestation paysanne face aux exigences seigneuriales en Castille et Léon. Les formes et leur signification symbolique », dans Bourin, Martínez Sopena, *Pour une anthropologie du prélèvement seigneurial...*, p. 291-321.
- David A. Carpenter, « English Peasants in Politics 1258-1267 », *Past and Present*, 136, 1992) p. 3-42.
- Raymond Cazelles, « La Jacquerie fut-elle paysanne ? », *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, 1978, p. 654-668.
- Raymond Cazelles, « The Jacquerie », dans *The English Rising of 1381...*, p. 74-83.
- Vincent Challet, « La révolte des Tuchins: banditisme social ou sociabilité villageoise? », *Médiévales*, 34, 1998, p. 101-112.
- Vincent Challet, « Au miroir du Tuchinat: relations sociales et réseaux de solidarité dans les communautés languedociennes à la fin du XIVe siècle », *Cahiers de Recherches Médiévales (XIIIe-XVe siècles)*, 10, 2003 : F. Michaud-Fréjaville (dir.), *Paysans en leur communauté*, p. 71-87.
- Vincent Challet, « Peuple et élites : stratégies sociales et manipulation politique dans les révoltes paysannes (France, XIVe - XVe siècles) », dans *Révolte et statut social...*
- Christopher Dyer, « The Social and Economic Background to the Rural Revolt of 1381 », dans Hilton, Ashton, *The English Rising of 1381...*, p. 9-42; rééd. dans *Id.*, *Everyday life in medieval England*, Londres, 1994, p. 191-220.
- Rosamond Jane Faith « The Great Rumour of 1377 and Peasant Ideology », dans Hilton, Aston, *The English Rising of 1381...*, p. 43-73.
- Guy Fourquin, *Les soulèvements populaires au Moyen Âge*, Paris, 1972.
- P. Franklin, « Politics in Manorial Court Rolls : The Tactics, Social Composition, and Aims of a pre-1381 Peasant Movement », dans Z. Razi et R. M. Smith (dir.), *Medieval Society and the Manor Court*, Oxford, 1996, p. 162-198.
- R. B. Goheen, « Peasant Politics ? Village Community and the Crown in Fifteenth-Century England », *American Historical Review*, 96, 1991, p. 42-62.
- Rodney H. Hilton, « Peasant movements in England before 1381 », *Economic History Review*, 1949, p. 117-136.
- Rodney H. Hilton, *Les mouvements paysans au Moyen Âge et la révolte anglaise de 1381*, Paris, 1979 (éd. angl. : *Bond men made free : Medieval peasant movements and the English rising of 1381*, Londres, 1973).
- Rodney H. Hilton, Trevor Henry Aston (dir.), *The English Rising of 1381*, Cambridge, 1984.
- Rodney Hilton, « Inherent and derived ideology in the English rising of 1381 », dans Mornet, *Campagnes médiévales...*, p. 399-405.
- Michel Mollat, Philippe Wolff, *Ongles bleus, Jacques et Ciompi*, Paris, 1970.
- Miriam Müller, « The Aims and Organisation of a Peasant Revolt in Early Fourteenth-Century Wiltshire », *Rural History*, 14, 2003, p. 1-20.
- Hippolito R. Oliva Herrer, *La Tierra de Campos a fines de la Edad Media. Economía, sociedad y acción política campesina*, Valladolid, 2002.
- Hippolito R. Oliva Herrer, *Justicia contra señores : el mundo rural y la política en tiempos de los Reyes Católicos*, Valladolid, 2004.
- Révolte et statut social, de l'Antiquité tardive aux Temps modernes*. Colloque international organisé par la Mission historique française en Allemagne et l'Institut Historique Allemand de Paris, dir. Ph. Depreux, Paris, 24-25 octobre 2005, sous presse.
- Rivolte urbane e rivolte contadine nell'Europa del Trecento: un confronto. Convegno internazionale di studi*, Firenze, 30 marzo – 1 aprile 2006, dir. M. Bourin, G. Cherubini, G. Pinto (à paraître).
- Werner Trossbach, « Menu peuple et élites villageoises dans la Guerre des Paysans de 1525 », dans *Révolte et statut social...*

Marché, consommation, différenciation économique, distinction

- André Bazzana, Etienne Hubert (dir.), *Maisons et espaces domestiques dans le monde méditerranéen au Moyen Âge*, Rome-Madrid, 2000.

- Sophie Cassagne « La société médiévale rurale à travers les documents iconographiques », dans Antoine, *Campagnes de l'Ouest...*, p. 221-235.
- John Drendel, « Le commerce local des draps en Provence au XIVe siècle », dans *Dinámicas comerciales del mundo rural: actores, redes y productos (Madrid (Casa de Velázquez), 17-19 octubre 2005)*, à paraître.
- Christopher Dyer, « A Redistribution of Incomes in Fifteenth –Century England ? », *Past and Present*, 39, 1968, rééd. dans R. H. Hilton (dir.), *Peasants, Knights and Heretics. Studies in Medieval English Social History*, Cambridge, 1976, p. 192-215.
- Christopher Dyer, « The Consumer and the Market in the Later Middle Ages », *Economic History Review*, 42, (1989) p. 305-327 ; rééd. dans *Id.*, *Everyday Life in Medieval England*, Londres, 1994.
- Christopher Dyer, *Making a Living in the Middle Ages. The People of Britain 850-1520*, Yale, 2002.
- Elise Faure-Boucharlat (dir.), *Vivre à la campagne au Moyen Âge : l'habitat rural du Ve au Xlle s., Bresse, Lyonnais, Dauphiné, d'après les données archéologiques* Lyon, 2001.
- Paul Freedman, *Images of the Medieval Peasant*, Stanford, 1999.
- Charles de la Roncière, *Firenze e le sue campagne nel Trecento. Mercanti, produzioni, traffici*, Florence, 2005.
- La maison du castrum de la bordure méridionale du Massif Central*, Carcassonne, 1996.
- Perrine Mane, « Le paysan dans ses meubles », dans Mornet, *Campagnes médiévales...*, p. 247-264.
- Chris Wickham, Laurent Feller (dir.), *Le marché de la terre au Moyen Âge*, Rome, 2005.
- James Masschaele, *Peasants, Merchants, and Markets. Inland Trade in Medieval England, 1150-1350*, Basingstoke, 1997.
- S. McKinnon, « The Peasant House : the Evidence of Manuscript Illumination », dans J. A. Raftis (dir.), *Pathways to Medieval Peasants*, Toronto, 1981, p. 301-322.
- François Menant, « Pour une histoire médiévale de l'entreprise minière en Lombardie », *Annales ESC*, 1987, p. 779-796.
- François Menant, « Genèse d'un "petit peuple" : la paysannerie lombarde à l'époque des communes (XIIe-XIIIe siècles) », dans P. Boglioni, R. Delort, C. Gauvard (dir.), *Le petit peuple dans l'Occident médiéval. Terminologies, perceptions, réalités*, Paris, 2002, p. 233-250.
- Michael Moisse Postan, « The Charters of the Villeins », dans C.N.L. Brooke, M.M. Postan (éd.) *Carte Nativorum. A Peterborough Abbey Cartulary of the Fourteenth Century*, Oxford, 1960, p. XXVIII-LX ; rééd. dans *Id.*, *Essays on Medieval Agriculture and General Problems of the Medieval Economy*, Cambridge, 1973, p. 107-149.
- Zvi Razi, *Life, marriage and death in a medieval parish. Economy, society and demography in Halesowen, 1270-1400*, Cambridge, 1980.
- Christine Reinle, *Bauernfehden. Studien zur Fehdeführung Nichtadliger im spätmittelalterlichen römisch-deutschen Reich, besonders in den bayerischen Herzogtümern*, Stuttgart, 2003.
- The rural house from the migration period to the oldest still standing buildings*, 2002.
- Phillipp R. Schofield, *Peasant and community in medieval England : 1200-1500*, Basingstoke-New York, 2003.
- Lluis To Figueras, « Les fonctions de la dot et du douaire dans la société rurale de la Catalogne (Xe-XIe siècle) », dans F. Bougard, L. Feller, R. Le Jan (dir.), *Dots et douaires dans le haut Moyen Âge*, Rome, 2002, p. 188-217.
- Philippe Wolff, « Inventaires villageois du Toulousain (XIVe-XVe s.) », *Bulletin Philologique et Historique*, 1966 (1968), p. 481-537.
- Philippe Wolff, « Fortunes et genres de vie dans les villages du Toulousain aux XIVe et XVe siècles », dans *Miscellanea Mediaevalia in memoriam Jan Frederik Niermeyer*, Groningue, 1967, p. 325-332 ; rééd. dans *Id.*, *Regards sur le Midi médiéval*, Toulouse, 1978, p. 403-409.